

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

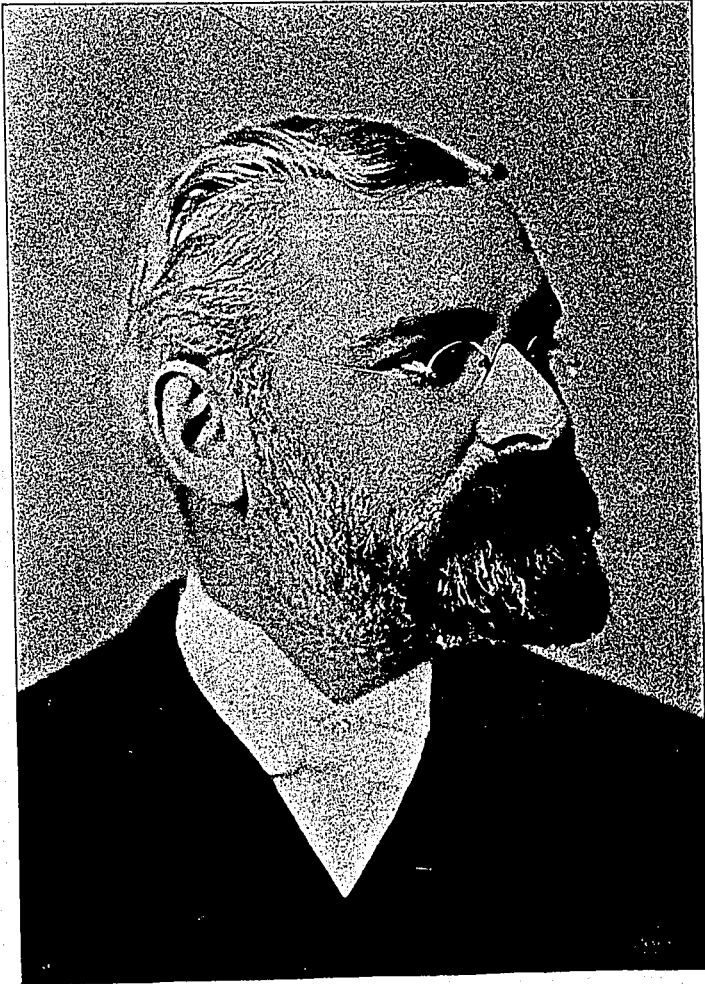
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:



Photographie Archambault.

EMERY LAVIGNE

PUBLIÉ PAR

LE CANADA ARTISTIQUE

LIVRAISON D'OCTOBRE, 1890.

SUPPLEMENT AU CANADA ARTISTIQUE.

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

OCTOBRE 1890

No. 10

BIOGRAPHIES

EMERY LAVIGNE

Les Canadiens ont du talent. Tout le monde le dit, et tout le monde dit vrai. Cette vérité, devenue surannée et banale à force d'être répétée à en lasser les oreilles, ne saurait être illustrée avec plus de force que par l'homme qui fait l'objet de notre présente notice.

Emery Lavigne est le plus jeune de trois frères justement appréciés d'un bout à l'autre de notre vaste et jeune pays : Arthur Lavigne, de Québec, l'aîné, le type parfait du gentilhomme distingué, un lettré raffiné, un causeur ensorcelant, un violoniste remarquable, qui s'est mésallié en se jetant dans le commerce où il a trouvé, ô sainte horreur !..... la fortune ! un marchand complètement à la merci de sa nature d'artiste, s'engageant souvent dans de grandes entreprises de concerts qui illuminent un moment la monotone, soporifique vie des Québécois, pour qui il est un véritable bienfaiteur ; Ernest Lavigne, le second, le plus tapageur, le bohème avec la pointe de cynisme inoffensif de rigueur, jonglant avec les annonces, mystifiant sans remords ceux qui le méritent, entassant les milliers sans sourciller, le cœur sur la main, prodigue sans ostentation, populaire parmi les plus humbles familles comme parmi celles de la plus haute classe, toujours digne et contenu devant le public, jouant du cornet à faire pâlir de rage et de jalousie les Levy et les Liberati ; enfin, Emery Lavigne, le plus jeune, un vrai Benjamin, l'exagération du bon garçon, presque la chose à tout le monde, ne sachant pas dire non, ne pouvant rien refuser, ignorant l'existence même de la colère, philosophe, se contentant de peu, n'enviant, ne jalosant personne, vivant retiré, ne laissant jamais soupçonner ses précieuses qualités et sa grande valeur musicale. Aussi doit-il être doublement flatté de ses succès, de la réputation qu'il s'est acquise, et du poste honorable qu'il occupe maintenant à Montréal.

Bien des lecteurs seront étonnés d'apprendre que

le portrait, publié hors texte aujourd'hui par le CANADA ARTISTIQUE, est celui d'un jeune homme, d'un homme de trente ans. Que signifient donc ces cheveux blancs ? s'écriera-t-on. Quel furieux aquilon a donc pu ainsi métamorphoser un jeune homme en vieillard ? Sans doute il y a là quelque coup terrible du sort ! quelque sombre mystère ! quelque tragique fatalité que la suite de cet article va nous apprendre. J'entends déjà battre le cœur des jeunes lectrices, avides d'émotions, d'histoires ténébreuses, de drames farouches ! Pauvres jeunes cœurs ! je me vois forcé de vous apporter un cruel désappointement : toute la vie d'Emery Lavigne s'est écoulée paisiblement, bourgeoisement. Je ne puis même pas vous donner en pâture le moindre incident romanesque, ni vous faire l'histoire d'une vocation contrariée. Non ; cette jeune tête n'a été poudrée avant le temps que par un caprice de dame Nature. D'ailleurs, regardez attentivement, voyez ce front où le travail n'a pas encore réussi à laisser son empreinte, examinez ces yeux auxquels ne semble nullement songer la patte d'oie, et sur lesquels le bistre n'aura de longtemps aucune prise, voyez cette expression de force tranquille, ces épaules sur lesquelles la lassitude de sitôt n'osera venir s'asseoir. Mais, voilà, ces cheveux argentés accaparent toute l'attention. C'est pourquoi il n'est pas rare d'entendre des étrangers attribuer à Emery Lavigne de cinquante à soixante ans. Et ce bon Lavigne, alors de leur annoncer qu'il est né le 27 janvier 1859, de rire de ce rire ouvert, franc, juvénile, de l'erreur qu'il a provoquée et de l'ahurissement de l'étranger désabusé. Ces petites scènes souvent renouvelées produisent toujours leur effet et l'amuse énormément.

Dès l'âge de 19 ans, en juillet 1878, Emery Lavigne était nommé organiste à l'église St. Jean, à Oswego, N.Y., où il demeura pendant cinq ans, enseignant, dirigeant une société philharmonique, accompagnant sur le piano, le soir, au théâtre, les couplets et les chœurs dont sont émaillés tant de pièces américaines.

C'est à ce métier pénible, ingrat, scabreux, qu'il doit d'avoir trouvé le côté saillant, caractéristique de

son talent. Emery Lavigne est le lecteur et l'accompagnateur par excellence. A ce point de vue, nul ne peut lui disputer la palme au Canada.

Après cinq ans de séjour à Oswego, la nostalgie et l'amour de la famille aidant, il revint à Montréal. Inconnu du public, sans clientèle, il conclut un engagement avec la maison Lavigne et Lajoie, ses fonctions consistant à faire entendre et faire valoir les pianos aux acheteurs. Position à laquelle son jeu brillant, sa grande sonorité, son toucher délicat et velouté le rendaient particulièrement apte, mais position indigne de lui. Bientôt les élèves affluèrent, il se livra tout entier à l'enseignement.

Modeste, ne se doutant nullement du grand succès qui l'attendait, n'imaginant pas que l'élément anglais le rechercherait, Emery Lavigne s'installa loin de ses confrères, dans l'Est, au milieu de la population française. Appelé par plusieurs familles anglaises dont les enfants ne pouvaient se rendre chez lui, harcelé à droite et à gauche, force lui fût d'augmenter les prix, et de courir parfois à domicile pour donner satisfaction à tous. Et la popularité du nouveau professeur de piano s'accroissait tous les jours. Popularité qui s'explique aisément par le charme du jeu du professeur, par ce toucher si moëlleux dont nous avons déjà parlé, et surtout par un calme et une patience inaltérables.

De même que physiquement Emery Lavigne combine l'apparence de la vieillesse et de la jeunesse, moralement il réunit les qualités de l'homme et de la femme. Il a la voix douce, caressante de cette dernière, la faculté de répéter cent fois la même chose à l'élève peu douée ou rebelle, sans se lasser, sans trahir d'ennui, sans hausser la voix, sans manifester d'étonnement, sans se départir du plus grand intérêt et de la plus grande douceur. Dons surhumains et si nécessaires avec les débutantes, ces pauvres fillettes si souvent timides et craintives.

Nous avons dit qu'Emery Lavigne est le lecteur et l'accompagnateur par excellence. C'est au point qu'il est devenu indispensable à tous nos solistes, et que les artistes étrangers qui nous arrivent sans accompagnateur ne sauraient se passer de ses services. Demandez plutôt à Térésa Carreno, Sam Franko, Ovide Musin, A. Hekking, L. Amato, E. Devaux, Emma Howe, etc.

Outre cette prestesse de coup-d'œil qui permet d'embrasser instantanément plusieurs mesures, outre cette prescience qui dicte à l'esprit les harmonies que l'œil n'a qu'imparfaitement saisies, outre l'assurance et le tact par lesquels on substitue un accompagnement convenable à celui de l'auteur quand on a perdu sa place, ou qu'un accident quelconque se produit, de manière à ne pas interrompre la marche du morceau,

Emery Lavigne a encore cette faculté bien plus rare et autrement précieuse, de saisir le caractère de la composition, de s'identifier avec le style du soliste de donner à la phrase son accent propre, de subordonner la force, le sentiment, la passion, à la nature même de l'œuvre qu'il déchiffre. Son intuition est telle qu'il sent, devine le tempérament du soliste, et, toujours sur le qui-vive, est instantanément prêt à suivre ses caprices, même ses écarts. Sûr de son mécanisme, rompu à tous les rythmes, familier avec tous les dessins possibles, à l'aise avec tous les doigts, il peut abandonner la partie matérielle à l'instinct de l'habitude, et quasi concentrer son attention, s'il s'agit d'un chanteur, sur les paroles, de manière à comprendre de suite le pourquoi de la contexture de l'accompagnement, et lui imprimer le cachet exigé par le sujet du morceau.

Certes, pour en arriver là, pour déployer des qualités aussi multiples et aussi élevées, le talent seul ne suffit pas. Trop de personnes s'imaginent que le talent tient lieu de tout, que la grimace provoquée par une fausse note est un titre de noblesse, une preuve irrécusable d'un tempérament musical transcendant, la marque indélébile d'un artiste de haute volée. L'étude longue, acharnée, persévérante, le déchiffrage quotidien, la lecture des bons auteurs, une connaissance générale du répertoire, des années et des années d'expérience sont à leurs yeux autant d'embarras, d'entraves apportées à l'éclosion du talent. Et elles se renfrognent dans leurs qualités naturelles, et elles restent constamment à l'état de larve, et leur vie est aussi nulle que leurs prétentions sont vides et misérables. Que celles-là prennent la peine d'aller demander à Emery Lavigne si c'est en se croisant les bras, en se renfermant dans une vaine suffisance, ou en pianotant à tort et à travers qu'il est arrivé à être le musicien, l'accompagnateur admirable qu'il est : elles ne tarderont pas à se nourrir d'autres idées.

La popularité, l'estime dont jouit Emery Lavigne parmi la population française n'est certainement pas moins grande parmi la population anglaise. Sa nomination d'accompagnateur de la Société Philharmonique de Montréal (Montreal Philharmonic Society), poste le plus difficile à remplir auquel un accompagnateur puisse être appelé dans notre ville, prouve suffisamment qu'Emery Lavigne est tenu en haute considération par tous, que ses capacités sont à la hauteur des fonctions auxquelles il a été appelé.

Voilà, dans toute sa simplicité, l'histoire d'Emery Lavigne, vide de péripéties extraordinaires, exemptes de ces soubresauts apportant les profonds découragements ou les délires du triomphe. A cette simplicité, à ce calme, à cette paix il doit sa bienheureuse insou-

ciance, sa joyeuse humeur, son front serein, son cœur satisfait, sa santé invincible.

Et quand, dans trente ou quarante ans d'ici, nos enfants et petits-enfants entendront discuter l'âge d'Emery Lavigne, nul doute qu'ils ne s'écrieront : Alors que je n'étais pas plus haut que cela, il avait déjà les cheveux blancs ; pour sûr qu'il a au moins cent ans.

GUILLAUME COUTURE.

HORS DU CANADA

Mme J. SAMARY—MARIE-JEANNE

PARIS, le 15 octobre 1890.

MON CHER DIRECTEUR

Grand deuil à la Comédie-Française. Mme Jeanne Samary-Lagarde, l'artiste remarquable, la femme du monde si distinguée, l'épouse si dévouée, la mère de famille si vaillante, a succombé, en deux jours, aux atteintes d'une fièvre typhoïde. Cette mort, que rien ne faisait prévoir, a causé une grande émotion à Paris, où Mme Samary-Lagarde était connue et aimée de tous. Pour prouver en quelle estime on la tenait, plus de deux mille personnes assistaient à ses obsèques, qui ont été célébrées à l'église saint-Roch.

Pendant le service divin, la marche funèbre de Chopin et plusieurs morceaux de musique religieuse ont été exécutés ; toute l'assistance était profondément émue.

Afin de bien faire connaître à vos lecteurs la femme aimable et surtout excellente qui vient d'être ravie à l'adoration de son époux et de ses enfants, rien de mieux que de citer quelques passages du discours prononcé par M. Jules Claretie :

" Jeanne Samary ! Pour le public c'était la Muse même de la comédie en belle humeur, c'était le sourire de Marivaux, c'était la fantaisie de Regnard, c'était le rire de Molière, c'était l'étincelle de l'art contemporain, où ce beau sourire d'autrefois se fond en larmes profondément humaines. C'était l'enchanteresse des beaux soirs de la comédie, ou, pour fêter nos maîtres immortels, nous demandions à la servante de Molière sa voix sonore et son verbe clair. Mais pour nous qui savions ce que valait une telle artiste, c'était une force, une puissance, l'esprit bien français de toute une race incarnée dans la digne héritière de Brohan. Ce que nous perdons, nous seuls pouvons le dire, et Dorine, Toïnette, Nicole, Madelon, Marinette sont en deuil."

Après avoir rappelé qu'elle n'avait pas dix-neuf ans en entrant à la Comédie-Française, et que sa première série fut un triomphe, M. Claretie continue :

" Aujourd'hui ce qui nous fait pleurer, c'est l'artiste frappée en plein triomphe, c'est la femme disparue en plein bonheur. Je cherchais à la revoir hier, bien plantée sur cette scène hardiment conquise par son petit pied, l'œil vif, la voix franche, victorieuse, le sourire poétique et railleur à la fois, avec son petit bonnet de scoubrette sur ses cheveux blonds, telle que je l'avais applaudie pour la première fois, telle qu'elle était encore il y a deux semaines, fraîche et gaie comme un printemps, et je la retrouvais pâle, muette, couchée sur son lit de morte. Ce n'était plus Jeanne Samary qui était là, c'était Mme Paul Lagarde, la vaillante mère de famille, pleurée par un mari qui sait tout ce qu'il perd aujourd'hui d'affection, et demain, par de chers enfants qui ignorent, eux, les pauvres petits êtres, tout ce qu'ils perdent de dévouement et de maternel amour."

" Jeanne Samary aimait bien son théâtre, le succès qu'il donne, la gloire qu'il apporte, mais Mme Lagarde eût tout donné pour ces têtes blondes auxquelles, entre deux répétitions, elle contait des contes, la plume à la main, sans prétention, en s'amusant, car écrivant pour ses petites filles un petit livre familial, la charmante femme ne devenait pas auteur, elle avait trop joué Martine pour ne pas se moquer des *Femmes savantes* : elle restait mère. Elle songeait à sa couvée."

Mme Samary avait paru pour la dernière fois sur la scène dans le *Monde ou l'on s'ennuie*.

* * *

A quelques jours d'intervalle, le Théâtre de la Porte-saint-Martin, pour sa réouverture, reprenait *Marie-Jeanne*, et celui des Menus-Plaisirs, *l'Assommoir*. Cette coïncidence a inspiré au sujet du drame naturaliste, à un de nos critiques les plus en vue, les réflexions suivantes :

" Qu'est-ce à dire, messieurs ? Que la force, le ressort intime a faibli, s'est brisé depuis l'époque relativement lointaine où l'on écrivait *Marie-Jeanne* jusqu'à celle où a été composé *l'Assommoir* ? Peut-être bien, messieurs, et cela est un point de vue du plus haut intérêt sur lequel j'appelle l'attention des sonologues et des moralistes plus autorisés que moi."

Les moralistes ont répondu, et leur réponse est rien moins que rassurante ; car ils admettent que le ressort moral a faibli, que l'affaiblissement des caractères n'est que trop prouvé, et que l'énerverment des volontés est évident. C'est à ces causes qu'il faut attribuer et la production de *l'Assommoir* et surtout son succès soutenu.

Combien pourtant la valeur de *Marie-Jeanne* est plus grande. Avec quel art ce vieux drame de d'Ennery, qui remonte à 1845, est agencé, bourré de situations noires, de vol d'enfant, de trahison. Quel intérêt il s'en dégage, et comme il émeut complètement les spectateurs chez lesquels il fait vibrer la colère, la crainte, la pitié, et auxquels il arrache de si abondantes larmes. Aussi ce drame a-t-il été joué partout en France et à l'étranger, où on en a fait de nombreuses traductions et adaptations.

Le côté intéressant de la reprise de ce drame populaire était la présence de Mme Tissandier dans le rôle de Marie-Jeanne. Elle avait — bien lourde tâche — à faire oublier et Mme Dorval, l'admirable créatrice, et Mme Marie Laurent qui s'y montrait si touchante. Eh bien, Mme Tissandier a complètement triomphé ; elle a été superbe ; elle s'est montrée la grande artiste que tout Paris connaît ; elle a électrisé tous les spectateurs qui l'ont acclamée.

l'Assommoir est bien plutôt une étude sur le vif qu'un drame, comme on le comprenait autrefois. Il est basé sur les ravages causés par l'alcoolisme et sur les malheurs du ménage par la faute du mari, victime, jusqu'à en mourir, de l'alcoolisme.

l'Assommoir n'émeut pas ; mais il effraie. Après la scène d'un réalisme si épouvantable, du *delirium tremens*, beaucoup de malheureux adonnés aux liqueurs enivrantes ont dû prendre la résolution de rompre avec cette passion mortelle. Que quelques-uns seulement se soient corrigés, et on devra en être reconnaissant à M. Zola, dont le roman "*l'Assommoir*" a inspiré la pièce dont nous parlons.

Cette scène du *delirium tremens* est admirablement traitée ; les souffrances atroces de l'alcoolisé Coupeau, ses

accès de folie, ses rages de brute y sont retracés avec un naturel et une vérité qui vous stupéfient, vous remplissent d'effroi, vous laissent haletants.

Cette scène fut, à la création, supérieurement rendue par Gil-Naza. C'est M. Mevisto qui la joue aujourd'hui, et il est parvenu à s'y tailler un grand succès.

La partie comique, qui est considérable dans l'Assommoir, a eu pour interprètes, et M. Bartel (Mes-Bottes), qui a été très amusant, et MM. Pougaut et Vasseur, très drôles aussi.

.

En ouvrant ses portes l'Opéra-Comique n'a pas cru nécessaire de présenter une œuvre nouvelle. Il a repris simplement la série de son merveilleux répertoire si magistralement chanté par des artistes de valeur. Cela a amplement suffi. La salle est comble chaque soir et le public n'a pas l'air de demander du nouveau. Cela permettra à ce théâtre de préparer avec plus de soins et ne donner qu'en leur pleine maturité les œuvres nouvelles, qui doivent passer cette hiver. On attend aussi plusieurs débuts d'artistes sur lesquels on fonde de grandes espérances.

Le théâtre des Variétés a rouvert, lui, avec *La Grande Duchesse de Gerolstein*. Malgré les prophètes grincheurs qui prédisent la disparition des œuvres d'Offenbach, qui n'y voulaient voir que des *flonflons*, dignes tout au plus d'une époque de corruption comme le second Empire, la *Grande Duchesse*, la république régnaute, a eu un énorme succès. Cette ravissante partition semble rajeunir en vieillissant ; elle a de nouveau charmé par son esprit, sa gaieté, ses vives allures, et par ses mélodies, car il y en a beaucoup et de délicieuses.

C'est Mlle Jeanne Granier, cette *diva* de l'opérette, qui joue le rôle de la Grande Duchesse, et elle y déploie tant de charme, tant de finesse, tant de feu, que je ne puis mieux la comparer qu'à la créatrice du rôle, Mme Schneider. C'est le plus bel éloge que je puisse lui faire. Dupuis, Baron, Chalmin sont toujours les artistes d'une fantaisie renversante. Avec une telle interprétation, l'œuvre d'Offenbach est assurée d'une longue suite de représentations.

MARCEL B....

Mme Fursch Madier, bien connue en Amérique, sera probablement engagée au Théâtre Lyrique de Paris pour chanter le rôle de Belcore dans la *Coupe et les lèvres*.

Le baryton Maurel va chanter *Hamlet* d'A. Thomas au théâtre San Carlo de Naples. Malgré tout son talent, M. Maurel est loin d'égaliser Faure dans ce rôle d'*Hamlet*.

Le Théâtre Royal de Berlin vient d'être mis en communication téléphonique avec l'Urania qui en est séparée de deux milles. Les résultats n'ont pas été très satisfaisants ; les chanteurs sont entendus distinctement, mais les sons de l'orchestre sont vagues et mêlés. Les instruments à vent seuls sont bien perçus.

Le compositeur russe Solovieff a fait jouer à Prague son opéra *Cordelia*. D'après les critiques, la musique de cette œuvre est admirablement adaptée au sujet ; elle est élevée, et tandis que l'orchestration est traitée dans la forme wagnérienne, la mélodie du chant fait penser aux modes italiens. Les chœurs sont remarquables.

L'ÉGLISE ST. VINCENT DE PAUL

Si, au Canada, la peinture : portraits, paysages, sujets historiques, est encore en enfance, par contre la peinture décorative, surtout la peinture décorative religieuse, est cultivée avec succès, et a produit des œuvres remarquables. Plusieurs de nos églises sont, en effet, décorées avec un bon goût, une richesse, un art qui leur permettent de rivaliser avec beaucoup de temples de l'ancien monde.

A cela, il y a une raison bien naturelle et bien simple. Les jeunes peintres canadiens se sont tournés vers le seul genre de peinture qui leur offrait un débouché et qui permettait à leur talent de se produire. C'est encore un service rendu à notre pays par le clergé, qui, suivant les traditions de l'Église, a voulu faire concourir à l'embellissement des temples canadiens le plus beau des arts : la peinture.

Nous faisons cette remarque, en sortant de visiter Saint-Vincent de Paul, qui vient d'être magnifiquement restaurée et décorée.

Pour mener à bien cette entreprise importante, on a eu recours à des artistes d'un mérite indiscutable : MM. Perreault et Mesnard, architectes, et M. F. Edouard Meloche, peintre. Les premiers ont préparé les plans, M. F. Ed. Meloche a été chargé des peintures. Connaissant l'habileté de cet artiste, les architectes lui ont laissé une grande latitude, et ils ont tout lieu de s'en féliciter.

Une description de l'église de Saint-Vincent de Paul a sa place toute marquée dans le CANADA ARTISTIQUE, et sera goûtée de ses lecteurs ; nous allons donc l'essayer.

Disons tout d'abord que le style général de la décoration de ce temple est Romano-Byzantin.

En se plaçant à la porte d'entrée et en marchant vers le chœur, les regards sont de suite attirés sur la voûte fond d'azur, parsemée d'étoiles qui augmentent de richesses à mesure qu'elles avancent vers le sanctuaire. A la première travée, ces étoiles sont d'argent ; à la seconde, d'or, traversées d'une voie lactée ; à la troisième, d'or également, avec traînées lumineuses.

L'œuvre la plus importante comme peinture est la grande frise de la voûte. Là, le talent de M. Meloche se montre en entier comme conception et comme facture. Sur cette frise il a peint une procession de saints, qui se dirigent vers la coupole du chœur. Les personnages, quatre-vingt-douze, de grandeur naturelle, conçus et exécutés d'après le style des *Primitifs*, ont un grand caractère de piété et de foi. Ils sont divisés en douze groupes : des Apôtres, des Docteurs, des Fondateurs d'Ordres, des Fondatrices d'Ordres, des Reines, des Rois, des Patrons de corporations, des Confesseurs, des Pénitentes, des Evêques, des Martyrs, des Saintes Femmes. Saint-Vincent de Paul, comme patron de l'Église, est représenté deux fois : à la tête des Fondateurs d'Ordres, et des Confesseurs. Cette procession est une page saisissante qui rappelle les œuvres des artistes si croyants du Moyen-Age.

À la voûte du chœur sont les trois personnes de la Sainte-Trinité, de grandeur héroïque. Leurs attributs sont peints au-dessus d'eux dans des couronnes de têtes d'anges. Les Séraphins, les Chérubins, les Anges, avec leurs ailes à

demi-déployées, sont placés sur la zone, à fond rose guilloché d'or, qui sépare le cœur de la nef.

Une frise à fronton sur fond d'argent, où courent des rinceaux de grande allure, surmonte la série de panneaux où seront peints plus tard les principaux traits de la vie de Saint-Vincent de Paul.

Au fond du cœur, et à moitié hauteur, est posée une magnifique draperie drap d'or, d'un fini si parfait, d'une exécution si réussie, qu'elle donne l'illusion complète d'une véritable étoffe.

Toutes les arcades de l'église reposent sur un faisceau de colonnettes gris perle, cerclées d'or, surmontant une forte colonne de marbre St. Barthélemy; sur les chapiteaux des colonnes et des colonnettes sont des feuillages or et argent d'une délicatesse et d'une légèreté surprenantes.

Dans toute sa longueur le saint temple est entouré de deux bandeaux contenant des textes latins se rapportant aux œuvres et aux mérites des saints de la procession.

Telle est, au courant de la plume, la description sommaire de l'œuvre de M. F. Ed. Meloche; elle ne peut, hélas, qu'en donner une idée bien imparfaite. Il faut aller la voir, la contempler dans tous ses détails, se pénétrer de toutes ses beautés pour l'admirer comme elle le mérite. Elle prouve chez cet artiste un sentiment très profond de l'art décoratif, une grande entente de la composition, et de sérieuses qualités de peintre.

Cette décoration de Saint-Vincent de Paul fait de cette église l'une des plus belles du pays, et le mérite doit être attribué, pour une grande part, à M. Meloche.

M. Venne, architecte, l'un des associés de MM. Perreault et Mesnard, a droit aussi à nos félicitations, car il a conduit à bonne fin la tâche qui lui était dévolue, c'est-à-dire la confection des plans et la surveillance générale des travaux.

On doit féliciter les autorités de l'église également d'avoir su s'entourer d'artistes aussi habiles pour exécuter ces travaux.

P. DUPUY.

UNE NOUVELLE MALADIE

La science commence à connaître une nouvelle maladie : celle du "piano-forte." Cette maladie est endémique, épidémique, infectante. Endémique, car elle est chronique et fleurit dans toutes les classes de la société; épidémique, parce qu'elle se propage avec une rapidité terrible; infectante, parce qu'on la contracte par un simple contact.

Le bacille du piano, ou microbe, est appelé une "note." Il est blanc, d'une forme rectangulaire, et surmonté d'un appendice noir que la science a appelé "dièze," et qui a de terribles propriétés. Seize de ces microbes peuvent être contenus sur un seul piano!

Les symptômes de la "piano-forte" sont : irritations des doigts, horribles contorsions des épaules, fièvre et agitation de tout le corps. Le malade ne peut remuer les bras sans produire des sons alarmants qui forcent les personnes les plus rapprochées à prendre la fuite. La science connaît très bien cette maladie mais ne connaît pas de remèdes pour la guérir, et, de nos jours, la maladie gagne tellement du terrain qu'une épidémie générale est à craindre. Jusqu'ici elle avait épargné les enfants en bas âge, mais maintenant ces innocentes créatures ne sont plus à l'abri de ses ravages.

PORTRAIT DE L'HON. H. MERCIER.

Ce portrait réellement beau est exposé dans l'atelier de M. E. L'Africain, jeune artiste de Montréal.

L'hon. premier Ministre est représenté debout, grandeur naturelle; il est revêtu de son costume de grand-croix de Saint Grégoire, et sur sa poitrine brillent la plaque de l'Ordre et la croix d'Officier de la Légion d'honneur.

L'hon. M. Mercier est posé complètement de profil, ce qui augmentait la difficulté de faire ressemblant et de donner à la figure de l'expression. Et cependant l'habileté de M. E. L'Africain est telle que la ressemblance est frappante, et que la figure est animée, vivante; le Premier, semble-t-il, va parler. Une heureuse disposition des ombres met la tête en pleine lumière.

Comme fond se trouve une draperie rouge aux gros plis, par l'entrebaillement de laquelle on aperçoit la vieille citadelle de Québec. Le coloris de cette peinture largement brossée est solide, brillant, lumineux, et l'ensemble de l'œuvre révèle chez le jeune artiste de sérieuses qualités de peintre et de portraitiste. Il y a aussi des pastels chez M. E. L'Africain. Un surtout nous a charmé et nous a donné une haute opinion de son talent pour les pastels, c'est le portrait de la belle Mme Récamier. M. E. L'Africain l'a fait — et ce n'est pas une petite difficulté — d'après une simple gravure en taille-douce.

Le CANADA ARTISTIQUE est heureux de signaler ce nouveau venu dans le monde artistique; il s'y fera certainement une grande et belle place.

Un menuet et une gavotte pour instruments à cordes, de l'organiste-compositeur Toby, ont été joués avec grand succès à Paris.

Il va y avoir à Hambourg une série de dix concerts d'orchestre sous la direction de Von Bülow. Mme Thérèse Careno, pianiste, sera une des solistes de ces concerts.

Le fameux ténor espagnol Gayarri, mort depuis quelques mois, n'est pas oublié; sa famille fait construire un magnifique mausolée commémoratif. Ce monument est en marbre et en bronze.

En janvier et février prochains, Mme Adelina Patti doit donner douze représentations en Russie: trois opéras et trois concerts à St. Petersburg, trois opéras et trois concerts à Moscou. La diva doit recevoir pour ces douze représentations douze cents guinées; ses dépenses pour elle et sa suite payées.

M. Wunnerberg de Cologne a inventé un nouveau genre de flûte qui excite grandement l'attention dans les cercles musicaux. Cette flûte est construite d'une telle manière que le tube de l'instrument forme un angle droit avec l'embouchure, de sorte que l'instrument est incliné comme un hautbois ou une clarinette.

Miss Ella Russell, qui vient d'être engagée pour la saison d'automne de l'opéra italien à Londres, est américaine. C'est une élève de Mme de La Grange. Elle débuta en Italie dans *Lucia* et dans la *Traviata*. Depuis elle a chanté en Espagne, en Allemagne, en Autriche et en Russie. Là elle gagna tous les cœurs. Les étudiants dételèrent sa voiture, et les habitués du théâtre la comblèrent de cadeaux.

LE
Canada Artistique

REVUE MENSUELLE

dévouée à la littérature, aux beaux-arts, à l'éducation,
 et à la musique.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
 312 RUE CRAIG, MONTREAL,

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREAU, T.

EDITEUR.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, P. Dupuy, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr Tancrède Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

OCTOBRE 1890—No. 10

SOMMAIRE

TEXTE: — Biographies : Emery Lavigne — Hors du Canada : Mme Jeanne Samary ; Marie-Jeanne — L'église Saint-Vincent de Paul — Une nouvelle maladie — Portrait de l'honorable H. Mercier — Notes éditoriales — Education : Les Ecoles primaires — Œuvres d'art — Délices matrimoniales — Le Contresigne — Les asiles d'aliénés — Romans : Inconsolables (*suite*) — La Lecture — Les langues vivantes.

MUSIQUE: Chanson de Nanon, transcription et paroles françaises de T. Trudel, musique de Richard Genée — Pour un oiseau, M. Carman — La rose sauvage, morceau de salon, Edm. Abesser.

PORTRAIT (hors texte) : Emery Lavigne.

Les abonnés du CANADA ARTISTIQUE qui n'ont pas encore payé leur abonnement sont priés de nous adresser ce petit montant. Les factures ont été envoyées après le septième mois de publication à tous nos abonnés du dehors. Un grand nombre ont répondu à notre appel, et nous les remercions vivement. Il en est plusieurs encore, cependant, qui n'ont pas réglé, et ils nous obligeraient en le faisant immédiatement.

Nos remerciements à l'auteur, M. A. V. Brazeau, pour l'envoi d'un exemplaire de *Chicot*, comédie en un acte. Nous y avons surtout admiré la couleur locale.

C'est avec plaisir que nous recommandons à nos lecteurs une jeune pianiste, Melle Perrault (120 Ste. Elizabeth), qui se livre au professorat. Exécutante et musicienne de valeur, Melle Perrault a des aptitudes remarquables pour l'enseignement. La preuve nous en a été donnée par les progrès surprenants qu'elle a fait faire à ses élèves.

Le professeur J. A. Duquette est de retour de Caouana, et recevra ses élèves au No. 334 rue Craig. M. Duquette donnera, outre l'enseignement du violon, des leçons d'accompagnement, de mandoline, et de solfège. Nos charmantes lectrices qui seraient disposées à étudier la mandoline ne peuvent mieux faire que de s'adresser à lui.

Nous avons reçu de MM. A. et S. Nordheimer une charmante valse, intitulée *Wenonah*, composée par Madame Juliette d'Erviex Smith, de Toronto. Cette composition plaira certainement, et nous n'avons aucun doute que le succès qu'elle obtiendra encouragera Madame Smith à faire suivre cette œuvre de plusieurs autres.

La ville de St. Thomas de Montmagny a donné un bon exemple au reste de la province, en organisant un corps de musique de 36 pièces. Les dames de Montmagny ont fait cadeau de tous les instruments. Le directeur de la musique, le docteur Paradis, se donne beaucoup de peine pour instruire ses musiciens, qui sont eux-mêmes remplis de zèle et de bonne volonté, et avant peu ils seront en état de rivaliser avec les meilleurs corps de musique de la province.

M. Charles A. E. Harriss vient d'engager à grands frais le célèbre orchestre de Carl Zerrahn, qui donnera deux concerts, les 27 et 29 novembre. L'orchestre de Carl Zerrahn est l'une des plus fortes organisations du continent, et est accompagné de Melle Jennie Dutton, soprano, Mlle Emily Winant, contralto, M. Wm Dennison, tenor, et enfin Signor Del Puente, le bariton célèbre qui chantait avec Albani le printemps dernier. Espérons que nos compatriotes se rendront en masse à ces concerts.

Plusieurs pères de famille se plaignent de la diversité des livres d'études dans les écoles primaires. Chaque fois, disent-ils, qu'un enfant est obligé de changer d'école, il faut renouveler tous ses livres d'études, ce qui constitue pour la famille une dépense assez considérable. Le seul remède à cet état de choses serait, selon eux, d'avoir l'uniformité dans les livres des écoles primaires. Nous croyons que ces pères de famille ont raison, et nous traiterons la question de *l'uniformité des livres* dans un prochain numéro.

La *Patrie*, de Montréal, mérite les remerciements de tous les Canadiens pour la réponse énergique qu'elle a adressée au vil calomniateur de nos femmes canadiennes. Ce reporter, à court de nouvelles, et désirant alimenter la curiosité malsaine de ses lecteurs, leur a servi un plat épicé qui convient parfaitement à leurs palais. Nous sommes d'opinion, cependant, qu'il aurait dû prendre, comme exemple, une certaine ville du Haut-Canada, qui s'intitule modestement la Ville-Reine du Canada, et il n'aurait commis qu'une médisance au lieu de se rendre coupable d'une atroce calomnie. Nous sommes étonné que notre *grande* presse n'ait pas jugé à propos de relever vertement ce vol de réputations.

On a représenté tout dernièrement à l'Académie de Musique une pièce intitulée *The Canuck*. Les journaux quotidiens, suivant leur habitude, ont écrit des articles élogieux à l'adresse de l'auteur. Nous serions désireux de savoir cependant où ce dernier a pris l'idée de représenter le Canadien-français sous la forme d'un athlète, affublé d'un costume en *couverte*, et chantant *En roulant, ma boule*, à cheval sur un banc, et faisant le simulacre de ramer. C'est très bien réussi comme fantaisie, mais ça manque de couleur locale. Nous conseillerons, en passant, à M. Thomas d'améliorer son orchestre.

M.M. Casavant et Frère, de Saint-Hyacinthe, ont reçu la commande d'un orgue pour la basilique d'Ottawa. L'orgue actuel a aussi été fabriqué, autrefois, à Saint-Hyacinthe par M. Casavant Père, qui était un industriel de mérite. Ce nouvel instrument, du coût de \$12,000, sera terminé, croit-on, l'été prochain. L'orgue d'Ottawa appartiendra au genre electro-pneumatique, c'est-à-dire que la soufflerie se fera par l'électricité. Il comprendra trois orgues distincts: le premier dans le grand jubé, les deux autres dans le haut de chaque chapelle latérale. A l'aide d'un bouton électrique, l'organiste pourra jouer soit l'un ou l'autre des instruments, soit les trois simultanément.

Le *Boston Herald*, dans son numéro du 14 courant, accorde un juste tribut d'éloges aux artistes du "Boston Symphony Orchestral Club," à la tête duquel se trouve notre distingué compatriote, Alfred Désève. "Cette organisation, dit-il, est plus parfaite encore que les années précédentes, et l'addition du magnifique virtuose Rucquoy, flutiste, et surtout de mademoiselle Conradine Mantell, dont la grande voix de contralto ne peut manquer de fasciner le public, ajoute un attrait et une force artistique considérable au Boston S. O. Club." Le concert du 5 novembre, organisé par M. Edmond Hardy, et qui aura lieu à la salle Windsor, aura un double attrait pour les dilettantes, et ne manquera pas d'attirer tous nos amateurs.

Les éditeurs de la brochure du Vicomte de Bouthillier-Chavigny, "Justice aux Canadiens-français," en réponse au livre publié par M. le baron de Coubertin, nous ont adressé un exemplaire de cet ouvrage, trop tard, malheureusement, pour que nous puissions en donner une appréciation dans la présente livraison. Nous nous contenterons de dire que M. le Vicomte de Bouthillier-Chavigny a commis la même faute que M. de Coubertin. C'est-à-dire que

c'est absolument la même chose, excepté que c'est tout le contraire. Le Vicomte croit que notre système d'éducation est ce qu'il y peut y avoir de mieux dans le meilleur des mondes possibles, tandis que le baron pense qu'il est le plus vicieux. Il y a exagération chez les deux écrivains, et nous en attendons un troisième qui nous dira la vérité, si toutefois on peut la dire impunément sur ce sujet dans ce pays.

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur la fête musicale annoncée par l'Harmonie de Montréal pour le 5 novembre prochain. M. Edmond Hardy, le chef de cette excellente musique, s'est assuré les services du "Boston Symphony Orchestral Club." Cette organisation, conduite par notre vaillant artiste, M. Alfred Désève, commencera sa tournée ici. Les solistes de ce club sont Mlle Anna C. Mantell, élève de Tekla Vigna, de Milan, et graduée du conservatoire de musique de Berlin; Herr Ernst Oehchey, violoncelliste; et M. Fr. Rucquoy, flutiste; qui a joué longtemps dans les concerts Padeloup, à Paris. Espérons que nos compatriotes se feront un devoir de se rendre en foule à ce concert, non dans le but de donner de l'aide à la musique de M. Hardy, qui certes le mérite bien, mais pour entendre de la vraie musique.

Nos musiciens qui sont à l'étranger semblent mieux appréciés que ceux qui restent au pays. Nous ne savons pas précisément à quoi attribuer les succès qu'ils remportent dans les grandes cités de la république, mais nous sommes porté à croire que l'apathie de notre population est cause qu'ils émigrent, et ce n'est que lorsqu'ils ont conquis leurs titres de gloire que nous les revendiquons. Le professeur Dumouchel, organiste de la cathédrale d'Albany, est un exemple frappant. Il vient d'être invité à inaugurer le nouvel orgue de la cathédrale d'Oswego, et les journaux de cette ville sont remplis d'éloges à son adresse, ainsi qu'à celle de M. Ernest Favreau, pianiste de talent, qui nous a laissés il y a une dizaine d'années pour remplir un poste éminent et lucratif à Oswego, où il est organiste et maître de chapelle. M. Favreau laissait ici une position de \$150 par année — il faut bien le dire — pour en prendre une de \$1000 à Oswego. Il paraît qu'on est trop pauvre dans ce pays pour payer les organistes — du moins c'est ce que l'on dit. Nous serions d'avis d'organiser une souscription pour venir en aide aux maîtrises, et retenir nos musiciens dans le pays.

EDUCATION

LES ECOLES PRIMAIRES

La nécessité absolue, le devoir impérieux, de procurer les bienfaits de l'éducation au plus grand nombre possible d'enfants, ont, dans tous les pays, et surtout depuis quelques années, attiré l'attention la plus sérieuse des hommes d'état et des législateurs.

Dans notre province, on a si bien compris toute l'importance de cette question, on a tellement apprécié la grande difficulté de répandre suffisamment l'éducation, que nos législateurs ont voté, il y a longtemps déjà, une loi admettant le principe absolu de l'exemption des taxes pour les fins d'éducation.

Cette loi, depuis quelque temps surtout, est fortement battue en brèche. Quelles que soient les critiques qu'on lui adresse, elle a du moins le grand mérite de prouver l'ardente sollicitude de nos législateurs pour l'éducation, et d'avoir grandement contribué à sa diffusion et à sa généralisation.

C'est par suite de cette loi que, dans la seule ville de Montréal, nos établissements enseignants, tant catholiques que protestants, ne payent pas des taxes qui forment la jolie somme d'au moins \$22,669.60 par an.

Comme on le sait, les écoles primaires catholiques de notre ville sont divisées en trois classes :

1°. Celles qui sont plus spécialement sous le contrôle des commissaires catholiques, et auxquelles la ville donne, en outre de l'exemption de taxes, la subvention annuelle de \$87,470.72 ;

2°. Celles dont le séminaire de Saint-Sulpice a la charge, et qu'il subventionne de \$30,000 par an ;

3°. Celles connues sous le nom d'écoles paroissiales, dont les paroisses ont plus particulièrement l'entretien.

Les écoles des commissaires catholiques sont généralement tenues par des maîtres laïques, et donnent l'instruction à environ 10,602 élèves.

Tout le monde est satisfait de l'enseignement donné dans ces écoles ; on reconnaît le zèle, le savoir, le dévouement des professeurs qui en font partie ; on s'applaudit des résultats obtenus. Mais comme il est dans la nature humaine de ne pas se contenter du bien et de chercher toujours le mieux, plusieurs critiques, et critiques assez sérieuses, sont portées contre les écoles primaires.

Les signaler n'est pas faire acte d'hostilité ; c'est plutôt, suivant l'adage : *Qui aime bien châtie bien*, montrer tout l'intérêt que nous portons à ces écoles. Leur indiquer les défauts qu'on leur trouve, et par suite leur donner le moyen de s'améliorer et de progresser, est, à notre avis, le plus grand service à leur rendre.

On dit d'abord, et, selon nous, avec grande raison, que les professeurs et les instituteurs laïques ne sont pas suffisamment payés. Les salaires qu'ils reçoivent ne peuvent les faire vivre, eux et leurs familles, d'une manière convenable et confortable. Cela est injuste et entraîne forcément des résultats déplorables. Injuste, car l'homme qui se dévoue à la rude tâche d'instruire et d'éduquer nos enfants ; qui passe son temps à développer leur intelligence et à former leur cœur ; qui se donne tout entier à cette noble et haute mission d'instituteur, doit avoir la vie des siens largement assurée.

Des résultats fâcheux découlent de ces salaires trop peu élevés.

En effet, l'instituteur mal rétribué ne peut faire qu'un mauvais instituteur. Car, au lieu de n'être occupé que de ses élèves, au lieu de n'avoir souci que des soins à leur prodiguer, il faut qu'il s'occupe de sa femme et de ses enfants, et qu'il tâche d'améliorer leur position. De là pour lui des préoccupations bien naturelles, auxquelles il ne peut se soustraire, et qui lui font, sans même qu'il en soit conscient, négliger ses devoirs professionnels. Par suite aussi de ces salaires minimes, beaucoup d'instituteurs, après avoir lutté et souffert quelque temps, se dégoûtent, et abandonnent une carrière dans laquelle ils ne pourront jamais obtenir la juste rétribution de leurs peines et de leur savoir. Ils quittent le professorat au moment où ils commençaient à acquérir cette expérience pratique qui est si nécessaire dans l'enseignement. Leur remplaçant est, en général, un jeune homme, un débutant, plein d'ardeur, de savoir même, mais qui a comme une sorte d'apprentissage à faire. Aurait-il plus de valeur réelle que son prédécesseur, il lui manquera l'expérience qui ne s'acquiert qu'avec le temps ; sa classe sera moins bien faite, il obtiendra de moins bons résultats ; ce sont par conséquent les élèves qui souffriront.

Il en serait tout autrement si les professeurs et les instituteurs étaient rétribués comme ils devraient l'être ; si leurs salaires étaient en proportion des services si considérables qu'ils sont appelés à rendre à leur pays.

Si, en sortant de l'École Normale, le jeune instituteur était certain d'embrasser une profession qui lui fournira un avenir convenable et assuré, il s'y dévouerait sans réserve, et, n'ayant pas de crainte pour son existence, il se trouverait heureux. Si, de plus, il obtenait, par suite de son zèle et de ses talents, un avancement progressif, une augmentation de salaire, il redoublerait d'efforts pour que sa classe fût bien tenue ; il augmenterait ses connaissances pédagogiques, afin de donner à ses élèves la meilleure instruction possible.

CHANSON DE NANON

ANNA SONG

Transposition
et
Paroles Françaises par
TANCRÈDE TRUDEL

RICHARD GENÉE

Allegretto non troppo.



1. Why should I be thus full of glee? Tell me what day is this?.....
2. Lo! how the light seems doubly bright, Softer the whispering breeze,.....

Musical notation for the first two lines of the song. It consists of two staves, treble and bass clef, in 6/8 time. The melody is in the treble clef, starting with a quarter note G4, followed by eighth notes A4, B4, C5, and a quarter note D5. The bass line is in the bass clef, starting with a quarter note G2, followed by eighth notes A2, B2, C3, and a quarter note D3. The piece is in a simple, rhythmic style.

1. En ce beau jour, Fait par l'amour, Res-pi-rons l'al-lé-gres-se!
2. Rayon joy-eux, Brille à mes yeux; Souf-fle, brise em-bau-mé-e!

Loud throbbing heart, thou dost at-test How great my joy and bliss!.....
Light trip the hours, crown'd all with flow'rs, Mu sic fills all the trees.....

Musical notation for the last two lines of the song. It consists of two staves, treble and bass clef, in 6/8 time. The melody is in the treble clef, starting with a quarter note G4, followed by eighth notes A4, B4, C5, and a quarter note D5. The bass line is in the bass clef, starting with a quarter note G2, followed by eighth notes A2, B2, C3, and a quarter note D3. The piece is in a simple, rhythmic style.

Mon-cœur ai-mant, Et tout trem-blant Bat d'une douce i-vres-se!
Chantres des airs, Par vos con-certés Char-mez ma bien-à-mé-e!

Ah! 'tis Saint An - na, Saint An - na, Saint An - - na!
Days come not of - ten not of - ten, not of - - ten,

Car de Sainte An - ne voi - ci..... la fê - - te,
Car ma Ni - net - te, Ra - vie et co - quet - - te,

No day so fair and dear, In all the long, the glad long year!
Dear days like this come near, So sel - dom thro' the long, long year! Ah!

Pour un jour si char - mant, voy - ez cha - eun s'ap - pré - te!
A cha - eun de ses pas, va faire u - ne con - quê - te! Ah!

CHORUS.

An - na, to thee is my fav - 'rite way, my fav - 'rite way, my fav - 'rite way!

CHOEUR.

A toi mon â - me, à toi mon cœur! En toi je mets tout mon bon - heur!

An-na, dear Nannie, how sweet to say, how sweet to say, how sweet to say;

A toi mon â-me, à toi mon cœur! En toi je mets tout mon bon-heur!

pp

An-na, for thee is my fi-nest song, my fi-nest song, my fi-nest song.

A toi, ma char-man-te Na-non, A toi ma plus bel-le chan-son!

A toi, ma char-man-te Na-non, Ma plus belle chan-son!.....

An-na, I'll sing thee my whole life long, yes, my whole life long!.....

f rall.

POUR UN OISEAU

Paroles de CL. MICHAELS.

Musique de M^{rs} CARMAN.

PIANO

Allegretto

poco rit.

a tempo pour les Couplets *dolce* pour finir *f* *Fine.*

Moderato

Pe-tit oi - seau Dans la ra - mu - re Quand s'é - lè - ve ta

Grazioso *dolce*

rit. *a tempo* rit. *a tempo*

voix Pour me char-mer... L'é-cho mur-mure... Aux pro-fondeurs des

animato *rall. è pianissimo*

bois Dis-moi de tes chansons tou - chan - tes Plei - nes d'a-mour et de dou-

rit. e con espress. *a tempo*

ceur Ô, dis-moi, toi qui chan - tes, quel fut le maî - tre Cré-a-

rit. *a tempo* *poco rit.* *ten. Allegretto* %

teur, Ô, dis-moi, toi qui chantes, quel fut le maî - tre cré - a - teur.

leggerissimo

p *Dal segno al Fine*

2^e Couplet.

Au point du jour, ta voix si tendre,
 En montant vers les cieux
 Avec bonheur se fait entendre
 A notre cœur joyeux.
 Dis-moi de tes chansons touchantes
 Pleines d'amour et de douceur
 Ô, dis-moi toi qui chantes,
 Qui fut le maitre - créateur.

3^e Couplet.

C'est Dieu! sans dou-te qui t'e-veil-le
 À l'aube d'un beau jour.
 Pour que le pauvre à son oreille,
 Entende un chant d'amour.
 Je sais de tes chansons touchantes
 Que dit l'écho plein de douceur
 Ô, je sais, toi qui chantes
 Quel fut le maître - créateur.

LA ROSE SAUVAGE

MORCEAU DE SALON

Edm. Abesser

Lento, con espressione

PIANO

p

dim.

cres. *ff* *p* *riten.*

Piu mosso *mf*

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

calando *molto riten.*

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. *

sempre pp riten. *ad lib.* *poco riten.* **Tempo I.**

Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. Ped.

dolce. *cres.*
Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

dim. *un poco riten.* *p* *sf*

dim. *riten.* *pp*
Ped. *

Les jeunes enfants montreraient bientôt par leur bonne éducation la valeur de leur instituteur, et, à cause de l'instruction sérieuse et pratique qu'ils auraient reçue, ils rendraient au centuple à la Province les sommes qu'ils lui auraient coûtées.

On a répété souvent depuis 1870, que la Prusse devait ses victoires à ses instituteurs. Il y a évidemment exagération dans cette assertion. Mais cette exagération montre en quelle estime sont tenus, en Allemagne, les instituteurs, et combien on apprécie les services qu'ils ont rendus à leur pays.

Chez nous, s'ils n'ont pas à nous préparer à remporter des victoires par les armes, ils peuvent nous mettre à même d'être victorieux dans les luttes plus pacifiques; il est vrai, mais non moins ardentes, que se livrent les industriels et les commerçants de tous les pays. Nous devons donc toute notre aide et toute notre sympathie à nos instituteurs qui peuvent nous faire atteindre une enviable suprématie. La meilleure preuve à leur en donner est l'augmentation de leurs salaires.

Cette augmentation est, entre toutes, une question d'intérêt général; l'opinion publique est en sa faveur; on la réclame; on l'attend. Si donc le gouvernement entrait dans cette voie, il serait unanimement approuvé.

Entraîné plus loin que nous ne le pensions par cette question, nous sommes forcé de remettre à un prochain article l'exposé des autres critiques adressées aux écoles primaires.

P. DUPUY.

La *Cenerentola* de Rossini attire une grande affluence au Théâtre National, à Rome. L'exécution est remarquable, supérieure à ce qu'on avait entendu à Rome depuis longtemps.

Rubinstein a publié à Leipzig l'été dernier une ouverture *Antoine et Cléopâtre* et plusieurs morceaux pour piano, dédiés à Mlle Poznanski, une nouvelle pianiste d'un grand talent.

Tout l'intérêt musical se concentre, en ce moment en Angleterre, sur le Festival de Worcester. La vie artistique est limitée à préparer les œuvres qui seront produites à la saison prochaine.

Limnoder, l'octogénaire compositeur belge, bien connu par ses opéras: *Les Monténégrins*, *Maximilien*, est à écrire une nouvelle œuvre lyrique: *La Messe de Minuit*, qui sera représentée cet hiver à Bruxelles.

Mme de La Grange, l'éminente cantatrice, a repris à Paris ses cours de chant. Elle compte parmi ses élèves plusieurs américaines. Sa voix n'est plus ce qu'elle était, mais elle s'en console et dit: "J'ai eu mon jour," et ce fut un jour glorieux. Pour le fini de son style Mme de La Grange n'eut jamais de rivales, et tous les anciens habitués de l'Opéra en parlent encore avec admiration.

ŒUVRES D'ART

Je me permets d'interrompre, pour aujourd'hui, ma série d'articles sur *l'Art à la Maison*, afin de dire un mot de la plus belle œuvre d'art indigène dont notre pays se soit encore enrichi.

Tout le monde comprend que je veux parler du groupe indien, dit *Les Abénaquis*, dont le statuaire Hébert vient de décorer la fontaine frontispice de notre parlement provincial.

C'est un bronze colossal destiné à perpétuer le souvenir des races primitives qui habitaient notre pays avant l'arrivée des Européens.

Qu'on ne cherche point, dans cette composition, d'idée allégorique spéciale; on n'en trouverait pas.

Le sculpteur a voulu fixer dans un moule, aussi impérissable que possible, les traits, la physionomie et même les mœurs de ces naïfs et farouches enfants de la forêt, à peu près disparus aujourd'hui, et fatalement destinés à s'éteindre entièrement, dans un avenir plus ou moins rapproché. Rien de plus.

Mais cela a été exécuté de main de maître.

Nous n'en aurions pas d'autre preuve que la récompense décernée à l'œuvre par le jury du dernier Salon de Paris, que cela serait suffisant pour nous la faire apprécier.

Et encore cette œuvre aurait-elle provoqué beaucoup plus d'attention, si l'on eût su que l'auteur était un débutant.

Malheureusement, on s'est plus ou moins trompé sur l'identité de notre Hébert canadien, que l'on a pris pour l'un ou l'autre des deux Hébert parisiens — Emile ou Théodore — deux sculpteurs célèbres, dont les œuvres ont été maintes fois couronnées par le même tribunal.

Cette confusion de noms a peut-être privé notre compatriote d'un plus éclatant succès. Mais en tout cas l'erreur est flatteuse pour lui.

Qu'on ait confondu son talent avec celui d'un maître reconnu et consacré, c'est énorme; mais qu'on ait jugé son travail — dans ces conditions surtout — digne d'une mention spéciale, c'est un triomphe auquel M. Hébert ne devait guère s'attendre, et qui a dû lui être très sensible.

Parlons un peu de l'œuvre en elle-même.

M. Hébert, ayant à peindre non seulement les traits physiques, mais encore les mœurs de nos sauvages, a dû nécessairement prendre pour sujet typique une famille.

Cela convenu, il lui fallait grouper autour du chef — un nommemûr — la femme, l'adolescence et l'enfance. C'est ce qu'il a fait.

Comme figure centrale, le souverain des bois,

debout, puissant, sculptural, appuyé sur son arc, dans une attitude pleine de phlegmatique majesté, regarde, avec un œil de juge sévère et satisfait, son fils qui, à sa gauche et un genou en terre, lance d'un bras nerveux une flèche vers un but invisible.

A sa droite, la mère, accroupie dans une pose qui fait ressortir admirablement la beauté plastique de son torse, allume le feu du campement, tout en jetant vers le jeune guerrier, espoir de la race, un regard plein de maternel orgueil.

Entre elle et le mari, la mine éveillée, l'œil tout émerillonné de curiosité naïve, un petit *papoo*, gentil au possible, se faufile en tapinois, pour se mêler au groupe et prendre sa part légitime de tout ce qui peut intéresser la famille.

Vous suivez l'idée de l'artiste, n'est-ce pas ?

Ce sont bien là les mœurs de ces peuplades incivilisées.

L'homme, seigneur de la création, ne connaissant pour toute occupation que la chasse et la guerre ; la femme esclave vouée à tous les travaux domestiques, acceptant son lot avec résignation, remplie d'admiration pour les nobles et périlleux exercices de ses rois et maîtres.

On chercherait longtemps et peut-être inutilement, avant de trouver le moyen de symboliser une idée d'une façon à la fois plus simple et plus éloquente.

J'ajouterai que le rendu est superbe.

Le groupe est étudié de façon à former un ensemble sans reproche, un bloc serré, cohérent et puissant dans son unité de mouvement et d'action.

C'était là un problème difficile à résoudre ; M. Hébert y a mis toute sa tenace volonté ; vingt fois il a remis son ouvrage sur le métier ; il en a été récompensé par un succès de composition complet.

Quant aux détails, on sait que M. Hébert est un amoureux de la forme et un consciencieux. Pas un muscle, pas une ride, pas un détail qui soient négligés.

Les accessoires mêmes, sans sortir de l'effacement nécessaire au dégagement des grandes lignes, sont traités avec intelligence et vérité. En somme le tout est l'œuvre d'un ciseau hardi, mais soucieux des saines traditions de l'art.

C'est robuste, harmonieusement mouvementé, d'un galbe pur, d'un jet net et franc, sans surcharge comme sans afféterie. C'est mâle et solide.

Quelques-uns ont trouvé l'homme trop mûr, la femme trop jeune.

Qu'on y regarde de plus près : l'homme a quarante ans, la femme trente, c'est normal.

Ajoutons que les rides précoces et les traits anguleux de nos Indiens les font généralement paraître plus vieux qu'ils ne sont ; et quant à la femme, si M. Hébert eût dû sacrifier un peu la vraisemblance du

sujet à la convention artistique, je ne l'en blâmerais pas.

L'art voulait d'abord un guerrier indien dans toute la plénitude du développement et de la vigueur ; et puis... une belle femme ; le reste passe après.

Ne cherchons pas la petite bête ; au contraire, applaudissons de toutes nos forces.

Notre pays, trop longtemps étranger aux œuvres d'art, commence à secouer sa léthargie : c'est une aurore qu'il faut saluer avec enthousiasme.

Je parlerai un autre jour de la statue de Frontenac.

Je ne clorai pas, cependant, sans attirer l'attention de mes lecteurs sur un buste de M. David, que vient de modeler un autre jeune artiste canadien, M. Carli.

Voilà un travail sérieux, d'un très beau cachet, plein d'ampleur et de vie, qui fait honneur à son auteur

Perge quo capisti !

LOUIS FRÉCHETTE.

Note de l'éditeur.—Nous reproduisons de la *Patrie*, l'entrefilet suivant qui a rapport à ce buste de M. Carli, et qui est signé du nom de notre collaborateur.

J'ai vu le buste de mon ami M. David, que vient de terminer un jeune artiste de grand talent, M. Carli, et il m'en voudrait de n'en point dire publiquement ce que j'en pense.

C'est une œuvre d'art très remarquable, et son auteur est de ceux qui débutent par des "coups de maître."

Comme portrait, le buste est tout à fait supérieur ; les lignes en son parfaites et l'expression très vivante. La ressemblance est frappante au point que j'ai surpris, le nez à la vitrine, un individu qui s'écriait dans son admiration :—"Malheur ! voilà un saint qui ressemble à M. David comme deux gouttes d'eau !"

L'ensemble est aussi fort remarquable : beau jet, pose aisée, grande allure, proportions irréprochables. Quant aux détails de modelé, ils sont très étudiés, et en général bien rendus.

Je félicite l'artiste et son modèle.

DELICES MATRIMONIALES

Épître à un fiancé

O naïf jeune homme, toi qui es près de glisser sur la fatale pente matrimoniale, n'oublie pas cet apophthegme de l'immortel Sénèque :

"L'accomplissement de nos plus grands désirs est souvent la source de nos plus grandes peines."

Arrête et songe que peut-être tu trouveras au bas de la descente un beau-père et une belle-mère voraces dont il te faudra assouvir les féroces appétits.

Tu es dans la fleur de l'âge, c'est-à-dire qu'il te reste encore les trois quarts de ta peine à souffrir ici-bas ; ton cœur déborde de passion, mais à l'inverse de la nature ta bourse n'a nullement horreur du vide. Et tu chantes, plein d'illusions :

"Aimons, soyons deux. Le sage
N'est pas seul dans son vaisseau.
Les deux yeux font le visage,
Les deux ailes font l'oiseau." (1)

C'est bien, jeune premier, tes sentiments sont nobles et je les approuve.

(1) Victor Hugo.

Souffre, cependant, que je jette une douche sur ton enthousiasme ; sois calme, écoute et réfléchis :

Sache que tout n'est pas rose dans la vie conjugale. Il est même des situations sinistres, d'un noir de jais ; il est des passes redoutables dont le malheureux marié, harcelé de toute part, ne peut sortir que brisé, annihilé ou complètement abruti.

Je te les décrirai.

Pare à virer ! s'il en est temps encore. Ne te laisse pas fourrer dans le pétrin.

Car tu risques d'y enfoncer jusqu'au cou pour peu que ton idole possède une parenté dont l'unique ressource soit de tirer le diable par la queue.

Ne consomme pas l'irréparable sacrifice si pour gagner ta pauvre vie tu es réduit à t'eslanquer au travail. Suppute les chances que te réserve l'avenir en te basant sur le chiffre de tes maigres appointements.

Suppute et frémis : la Misère qui te guette t'atteindra et t'étreindra.

Le mariage te donnera une charmante et douce compagne, je n'en doute pas ; mais avec elle arriveront un beau-père cacochyme et une belle-mère hargneuse qui commanderont dans ta demeure, te rançonneront, arracheront de la bouche de tes enfants le pain si laborieusement gagné, et te feront vivre sur la terre dans un cercle infernal que Dante Alighieri a oublié de peindre.

Heureux encore si les auteurs de tes jours ne te forcent pas, eux aussi, à les héberger et à les nourrir. Ils en ont le droit. Ça s'est vu. C'était triste à pleurer !... Cinq personnes, sans compter les enfants, sur le dos d'un pauvre homme !

En vain tu essaierais de te soustraire au terrible joug : la loi est là pour protéger les parasites de l'homme marié.

En fourrant sous le nez des jurés les trois articles suivants, n'importe quel avocat peut faire régler ton compte :

" Les enfants doivent des aliments à leurs père et mère et autres ascendants qui sont dans le besoin.

" Les gendres et belles-filles doivent également et dans les mêmes circonstances des aliments à leurs beau-père et belle-mère.

" Si la personne qui doit fournir les aliments justifie qu'elle ne peut payer la pension alimentaire, le tribunal peut ordonner qu'elle recevra dans sa demeure, qu'elle nourrira et entretiendra celui auquel elle doit des aliments."

Voilà ce que, dans leur sagesse, nos législateurs ont décrété.

Donc le jeune homme prudent et soucieux de son bien-être futur doit mesurer ses forces avant de contracter l'indissoluble union, car il ne s'agit plus de vivre à deux comme du temps de Montesquieu (1) : c'est en quatre et même en six parties que le chef de famille peut être forcé de diviser le bifteck patriarcal.

Redoutable perspective !

Que de lunettes à tes fonds de culottes ; que de paletôts jaunés par la pluie et le soleil ; que de chapeaux difformes ; que de paires de bas largement trouées, comme celles dont parle Chateaubriand ; que de souliers percés pompant la

(1) " Partout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage. La nature y porte assez lorsqu'elle n'est point ariétée par la difficulté de la subsistance." (MONTESQUIEU, *De l'Esprit des Lois*, liv. xxiii, ch. x.)

boue et la poussière n'entrevois-je pas dans ton existence !

Car à la fin de la semaine, quand tes parasites se seront repus durant sept jours consécutifs, quand tu auras renouvelé la provision hebdomadaire de tabac à fumer et à priser pour beau-papa et belle-maman ; quand tu auras acheté pour l'un ou l'autre de tes hôtes une chemise, une paire de bretelles, ou un gilet de flanelle, le produit de tes sueurs sera réduit à une somme si minime que le dernier des mendiants ne daignerait pas l'accepter.

Et quel tableau que celui de ton intérieur meublé de tes ascendants : père, mère, beau-père et belle-mère !

Tu espères sans doute pouvoir fumer le soir, dans une douce quiétude, le calumet consolateur auprès d'une épouse câline et tendre.

Tu te blouses cruellement.

Il n'y aura pas de repos, pas de caresse possible pour toi au milieu de ta famille dont les membres seront toujours prêts à s'entre-dévoré.

Deux belles-mères ne peuvent s'accorder. Le fait est notoire.

C'est pourquoi elles se calomnieront réciproquement, se disputeront et se crèperont le chignon postiche, tandis que, de leur côté, les deux beaux-pères, devenus gâteux, s'occuperont de politique et se pocheront les yeux pour sauvegarder l'honneur de gens qui n'en ont guère.

La femme elle-même, témoin de ces scènes émouvantes, ne pourra rester neutre, et son amour pour toi diminuera en même temps que s'agrippera son caractère. Elle écoutera les cancans de sa mère et les doléances de son père, puis, à ton arrivée, te transmettra les plaintes maternelles et paternelles.

Ton père t'apprendra confidentiellement que le beau-papa est un crétin.

Ta mère te démontrera que la belle-maman est une grosse dinde malpropre, mauvaise et paresseuse.

Et toi, nouveau Rodrigue, partagé entre le désir de plaire à ta Chimène et la crainte d'offenser tes parents, tu sentiras de rudes combats.

Que penses-tu de cette vie conjugale dont ma plume est impuissante à décrire les horreurs ?

N'est-ce pas dans de telles conditions qu'on pourrait dire avec raison : " Heureux celui qui est marié à une femme bonne, mais heureux celui qui n'est pas marié ! "

Ne crois pas, jouvenceau, que je veuille prêcher contre le mariage et encourager le célibat. Au contraire : je considère le célibataire comme un être impotent, ou, sinon, nuisible à l'harmonie de la société, et j'entends protéger l'union légale de l'homme et de la femme en combattant les lois absurdes qui la rendent si dangereuse.

Que les trois articles cités dans le cours de cette épître soient généralement connus et l'on sera bientôt obligé de les amender ou d'imposer, comme fit jadis Auguste, des peines à ceux qui ne sont pas mariés, si la conservation de la race canadienne intéresse quelque peu nos législateurs...

Et maintenant que tu es initié aux terribles mystères conjugaux, jeune homme, marie-toi si tu poses ; je m'en lave les mains !

LÉON FAMELART.

LE CONTRESIGNE

Amador est un garçon qui n'est pas plus bête qu'un autre, mais ils se sont mis sept pour l'entortiller, aussi 'a-t-il été. Sept, tous amis honnêtes et intimes, cela s'entend.

La scène se passe à Ottawa.

Amador allait monter en chemin de fer pour se rendre à Montréal, lorsque parut l'ami Charles Christin qui lui dit en confidence :

— Je puis te donner un contresigne au moyen duquel tu n'auras pas besoin d'acheter un billet de passage.

— Ah, bah !

— C'est comme je le dis — mais garde le secret.

En ce moment arrivèrent les six autres compères.

— Vous me surprenez immensément, dit Amador ; cela n'est pas naturel.

— Comment, pas naturel, riposta Tertullieu Lemay ; chacun de nous se sert du contresigne.

Amador pensa que l'on cherchait à lui jouer un tour — ce qui était vrai — et il parut accepter l'offre, tout en se disant : mes chers amis, je vous rendrai cela.

Voilà donc Christin qui lui parle tout bas, et lui montre que le procédé consiste à placer le pouce de la main droite dans l'oreille en étendant les doigts vers le sommet de la tête.

— A ce signe, dit-il, le conducteur des chars ne demandera pas de billet.

— Très bien, je ferai le signe.

Et le train partit.

Lorsque le conducteur se présenta pour recevoir le billet de passage, Amador mit le pouce dans son oreille droite en écartant les doigts. Son idée était d'étonner le conducteur et ensuite de lui conter cette bonne farce.

Pas du tout. Le conducteur, surpris, mais calme et respectueux, lui fit un salut et se retira, n'exigeant ni billet, ni argent, ni explication.

Amador tombait des nues et même de plus haut que cela.

A Montréal, il songea un instant à aller jusqu'à Québec, vu le bas prix du passage, cependant il remit la chose à une autre fois.

Deux jours après, embarqué pour revenir à Ottawa, il se garda bien de payer son billet, et s'installa en première, comme un officier du roi.

Le conducteur parut. Amador donna le contresigne. Pas d'affaire cette fois ; le conducteur n'entendait point de cette oreille ; alors notre homme tira sone porte-monnaie et se mit en règle.

Huit jours plus tard il rencontra Christin, le regarda, lui parla, le questionna, tourmenta pour obtenir le secret du contresigne.

— Je n'y comprends rien, fut la réponse ; tu as dû te tromper en répétant le signe.

— Pas le moins du monde ; j'ai fait comme ceci : et il joignit le geste aux paroles :

— Voilà ce que c'est ; tu n'avais pas changé d'oreille ; en revenant on change d'oreille.

Amador voyait bien qu'il était joué ; mais, en allant à

Montréal, le conducteur du train avait tout de même accepté le contresigne. Mystère.

Christin et les six compères sont allés, hier, chez Amador après la grande messe, et lui ont demandé de se joindre à la franc-maçonnerie.

— J'en ai assez, lui répondit Amador ; vous m'avez déjà rendu fou avec votre contresigne. Heureusement que je n'ai pas payé mon premier voyage, cela me compense au moins.

— Tu l'as payé, mon bon ; et je te reçois \$2.25, car j'avais acheté ton billet en prenant sur le \$5 que tu as perdu il y a quinze jours, devant ma maison, et que j'ai retrouvé. Le conducteur était dans la confidence ; il ne demande rien pour ses peines, parce qu'il aime à rire.

Et c'est ainsi que l'on s'amuse à Ottawa.

BENJAMIN SULTE.

LES ASILES D'ALIÉNÉS

Le directeur du CANADA ARTISTIQUE a reçu de diverses parties du pays des documents très intéressants au sujet des asiles d'aliénés. Ces documents ont été remis entre les mains d'un écrivain distingué, qui doit les coordonner, et en faire le sujet d'une série d'articles, qui prouveront à notre public que le dix-neuvième siècle n'a rien à envier au Moyen-Age sous certains rapports. Si nous avons fait des progrès stupéfiants, il est des gens qui ne sont pas encore éveillés, ou qui dorment à dessein afin de mieux servir des intérêts particuliers qui auraient dû disparaître depuis longtemps.

M. Vert, impresario, de Londres, Angleterre, est à Montréal depuis trois semaines. Il est venu conclure des arrangements avec M. Charles A. E. Harriss, pour amener en Amérique le célèbre baryton, Charles Santley, qui jouit d'une réputation universelle et bien méritée. Ces messieurs ont fait des engagements pour une série de vingt concerts. Les deux premiers seront donnés à Montréal les 3 et 4 avril prochains. M. Santley ira ensuite à Toronto, et de là dans les grandes villes américaines.

M. Ernest Desmarais, facteur d'orgues, vient de terminer un orgue contenant 16 jeux pour l'église Ste. Philomène. L'instrument, qui sera inauguré sous peu, fait honneur au jeune facteur.

Mme. de Zaremska, de Bruxelles, élève de Liszt, est en moment à New-York, où elle doit donner des concerts.

Le ténor Guillé voyage avec la troupe d'opéra Hess qui joue actuellement dans les villes de l'ouest. Il n'a que quatre pieds cinq pouces.

Marcella Sembrich chantera au Théâtre Royal de Madrid, avant la Noël, et puis ira à St. Petersburg et à Moscou, où elle a de superbes engagements.

Un musicien de Pittsburg possède une montre qui a appartenu à Liszt. Elle fut faite pour le duc de Saxe-Weimar, il y a quarante ans, et n'a qu'un huitième de pouce d'épaisseur. Le duc la donna à Liszt, et Liszt à un de ses amis. Mais celui-ci qui n'avait pas les moyens du grand artiste la mit en gage, et c'est de là que le musicien de Pittsburg l'a achetée.

ROMANS

INCONSOLABLES (1)

(Suite.)

— Quant à moi, s'il est une consolation qui m'aide à supporter ce rude coup, je la trouve dans la certitude absolue d'avoir rendu Amélie très heureuse, aussi heureuse qu'une femme peut l'être ici-bas. — Il ajouta aussitôt : J'entends une honnête femme.

— Cela va de soi, approuva Robin, parce que les autres...

Ils se turent quelques minutes, tandis que Radegonde, symétriquement, disposait les compotiers pour le dessert. Par la fenêtre bien ouverte entra la paix solennelle du soir, ami des jardins ; les étoiles accouraient des profondeurs du ciel pâle, et vers le firmament d'azur s'acheminaient parallèlement les deux tours jumelles du Trocadéro, qui font rêver d'Exposition universelle, d'oriflammes et de cafés turcs.

La nuit tombait quand ils quittèrent la table, apaisés, l'estomac satisfait et les nerfs détendus. Ayant pris chacun une chaise, ils la portèrent sur le balcon, où ils s'assirent, humant la fraîcheur que versent les ténèbres d'été. Là, sous l'œil des astres, nonchalamment, ils bavardèrent, continuant d'évoquer la défunte. C'était des souvenirs familiers, de pauvres petits incidents dérisoires, de bien menus détails rappelés avec émulation, certaines phrases coutumières, des intonations spéciales, des jeux de physionomie, des gestes favoris, la mimique affectionnée, tout ce qui subsiste enfin, — pour si peu de temps ! — d'un être visible et palpable la veille, que la Mort brusquement supprime.

Parlant presque à la fois, ils passaient en revue les traits d'Amélie, renchérissant d'admiration :

- Quels beaux grands yeux !
- Quel front pur ! ... franc...
- Son nez ?
- Oui, mais sa bouche !
- Et son menton ? Ses sourcils ?
- Tout enfin, tout, elle avait tout !

De là ils glissaient insensiblement à de plus profanes ressouvenances dont, ni l'un ni l'autre, ils ne songeaient à se formaliser. Expriment, par de prolongés soupirs, des regrets d'une sincérité incontestable, Robin signala l'exquise souplesse de la taille, l'élégance du petit pied, la perfection accomplie de la nuque, où frisaient de jeunes boucles blondes ; et Lemarchand, dissimulant mal une encore récente vanité de mari, affirma la longévité des attaches, la magnificence des épaules, et le charme grave d'une beauté que l'automne avait transformée savamment.

Puis, laissant aussitôt les avantages physiques — hélas ! passagers et périssables ! — pour aborder le moral, ils vantèrent avec énergie les précieuses qualités de Celle qui n'était plus, trésors et joyaux d'une âme d'élite : la douceur d'un caractère toujours égal unie à la clairvoyante malice d'un esprit délicat et enjoué, le solide attachement du cœur, la soumission absolue à l'autorité conjugale, une piété angélique mais discrète qui, pudiquement, se tenait à l'écart. Côte à côte après le recensement de ses charmes, ils poursuivaient en cadence l'inventaire de ses vertus, l'état et le relevé de ses moindres mérites, comme s'ils avaient office d'en dresser un catalogue précis et détaillé. Ils allaient chercher de lointains épisodes, citaient des dates, exhumèrent des anniversaires avec le temps qu'il avait fait, et des dîners avec les plats sucrés qu'on avait servi, opérant tous deux de prodigieuses fouilles dans leur passé respectif.

A mesure que se prolongeait l'entretien, ils approchaient leurs chaises avec une sorte d'abandon ; leurs gestes se faisaient plus libres, en même temps que se multipliaient

(1) Voir page 157.

les *cher monsieur* complaisamment postés au milieu des phrases émues. Une instinctive éruption de sympathie, née de leur deuil commun, déçuplée par l'inattendu des circonstances et le mystère de l'heure tardive, les attirait l'un vers l'autre. Un âcre besoin de cordialité les démanageait.

Soudain Lemarchand, d'une voix chevrotante, proposa : — Plus de *monsieur*, voulez-vous ? Appelez-moi *mon ami*.

— De grand cœur, mon cher.

— Merci.

Et dans les ténèbres, au jugé, ils s'attrapèrent les mains, se broyant les doigts avec effusion. Alors, s'étant penché vers l'oreille de son ami, Robin déclara :

— Il est impossible que vous rentriez ce soir chez vous... Cet appartement vide..., cette solitude... Vous tomberiez malade... Restez ici quelques jours ! J'ai une belle chambre qui ne fait rien... Je vous en prie ?

Lemarchand se taisait, perplexe, disant oui déjà, du regard.

Il s'écria : " Mais je n'ai pas de chemise de nuit ! "...

— On vous en prêtera une à moi, promit Robin... Ah ! par exemple, nous devons, pour demain matin, nous servir de la même brosse à cheveux... A la guerre comme à la guerre.

— Et qu'importe ! fit Lemarchand avec un pâle sourire, nous n'avons pas la gale.

Sur ce mot, ils quittèrent le balcon, puis la fenêtre close et les verrous de la porte d'entrée vérifiés, ils se souhaitèrent une bonne nuit dans le vestibule, près du coffre à bois, chacun brandissant son bougeoir de porcelaine peinte.

III

Le lendemain, le jour d'après, toute la semaine, Lemarchand continua de demeurer chez Robin.

Au bout de ce temps, ils tombèrent tous les deux d'accord qu'il leur fallait habiter ensemble et ne plus se quitter. La morte les unissait pour toujours dans la vie.

Après avoir vendu la plus grande partie de son mobilier, Lemarchand qui, par bonheur, n'avait point de bail, s'installa définitivement près de son ami, rue Fresnel.

Cette intimité mystérieuse exaspéra la méfiance des voisins. Aussi, dans le quartier, quand ils défilaient bras dessus, bras dessous, la face pâle, et vêtus de noir tout du long, les boutiquiers s'écriaient sur leurs seuils : " Pleuvra sur aujourd'hui : voilà les deux corbillards. "

Ils se contentaient de sourire.

IV

La fin de l'été fut d'une douceur bien consolante.

Certains soirs, il y eut des soleils couchants qui valaient des bonnes paroles, d'étranges ciels d'outre-tombe infiniment affectueux, des lunes mystiques aux couleurs de la Vierge — bleu et argent — qui fortifiaient la tendre certitude de se retrouver quelque part après la mort, dans une vallée préférable. Nos sympathiques veufs goûtèrent là deux mois d'une suave mélancolie. A présent ils se tutoyaient.

Un après-midi, Robin achevait de se raser, devant son armoire à glace, quand la porte s'ouvrit et Lemarchand parut, prêt à sortir, coiffé, ganté, son parapluie bien roulé sous l'aisselle. Il tenait à la main un petit paquet proprement agencé.

— Je vais faire un tour, dit-il ; je ne serai pas longtemps.

Robin le regardait, surpris, la moitié du visage barbouillée de savon, semblable à un homme qui serait tombé tête première sur un gâteau Saint-Honoré.

— Comment, s'écria-t-il d'un ton de reproche, tu pars sans moi? Tu ne m'attends pas?

— Un quart d'heure seulement... toute petite course.

— Quelle course? Ah çà! où vas-tu? Que signifie ce mystère?

Sous le flux de ces questions, Lemarchand haussa les épaules; puis défilant avec vivacité le paquet enveloppé d'un *Petit Journal* qu'il avait un instant essayé, — en pure perte, hélas! — de cacher dans une des poches de sa redingote, il exhiba une courte natte de cheveux gris mal émêchés du bout, cordelette piteuse, impardonnable postiche. Et balançant avec tristesse la navrante petite queue: "Eh bien, j'allais chez Ducormier... Es-tu content?" Robin demanda: "Qu'est-ce que c'est que ça, Ducormier?"

Alors Lemarchand ayant, pour toute réponse, choisi parmi les paperasses qui bourraient son volumineux portefeuille de chagrin, un prospectus imprimé en forts caractères, commença de déclamer à haute voix:

MAISON DE CONFIANCE

AU PRÉCIEUX SOUVENIR DES FAMILLES

CH. DUCORMIER, ARTISTE EN CHEVEUX

M.

En raison de la crise que nous supportons depuis si longtemps, bien du monde hésite à faire travailler le cheveu des personnes qui leur sont chères, soit pour la cause du prix ou le manque de sécurité.

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai rabattu de mes prétentions pour faciliter ma clientèle.

Vous trouverez toujours chez moi un joli assortiment d'ouvrages en cheveux en tous genres, tels que: *Tableaux, Boucles, Bouquets, Moussoles*, sans compter les articles de BIJOUTERIE, *Bracelets, Bagues, Chaines de gilet, Poignards, Cravaches*, etc., avec monture or ou argent.

L'expérience que j'ai acquise depuis vingt-six années, dans ce beau travail si précieux et si fragile, m'a valu un grand mérite.

L'exactitude et le bon goût que j'apporterai à la besogne que vous voudrez bien me confier, quelles que soient leurs nuances et leurs longueurs, me font espérer l'honneur de votre visite.

CHARLES DUCORMIER.

NOTA.—*J'opère à domicile en présence des personnes qui le désirent.*

Robin, pendant cette lecture, n'avait point bronché. Ouvrant son armoire à glace et plongeant le bras sous des piles de linge, à son tour il en retira une tresse magnifique, brune celle-là, d'un brun doux et miroitant. Puis il dit, en portant la relique à ses lèvres:

— Moi aussi, depuis bien longtemps, j'avais le désir de faire arranger ses chers cheveux... je vais aller avec toi.

Et il les tendit à Lemarchand, qui les enveloppa aussitôt avec les autres.

— Elle avait... vingt-neuf ans..., continua-t-il, la bouche ouverte en biais, tout en se raclant la joue de son rasoir, quand on a été obligé... de lui couper cette natte... après une scarlatine... Oh! je me souviens... Elle en a été assez malheureuse!

— Les miens, repartit Lemarchand d'une voix sourde... je les ai détachés moi-même... la nuit de son ensevelissement... Ma main tremblait joliment.

Il y eut un court et dur silence, tout plein de choses passées... Dans la rue un vieux mendiant chantait:

Une nuit d'or... gie
Pour moi n'est qu'un jeu!

Enfin Lemarchand, qui s'impatientait, ayant menacé son ami: "As-tu bientôt fini? je n'attends pas davantage!" ce dernier déclara: "Je suis prêt..., partons."

V

Un demi-jour, vert, un livide jour de puits, éclairait le long magasin, aux boiserics de deuil, où les deux amis —

mal équilibrés sur des chaises de cuir à roulettes, qui détaient au moindre mouvement, au souffle même de leur respiration — attendaient, étranglés d'une émotion vague et indéfinissable.

Tout autour de la pièce, derrière de hautes vitrines de poirier, dans des cadres et des médaillons aux verres bombés comme des hublots, se recroquevillait une stupéfiante et métallique flore capillaire, aux pétales de zinc passés à l'huile, au feuillage de taffetas gommé: pervenches à la Capoul, œillets albinos, dahlias d'un beau noir de merle; ou bien s'éployaient sur des fonds lilas, bleu tendre et chamois, de fines aborescences, ramifiant le net et menu fouillis de leurs dentelles filigranées, ainsi que des algues aux feuillettes d'un herbier.

Une fade odeur de chignon flottait sous le plafond triste, et, dans un coin, une malingre petite fille de quatre ans, plus pâle qu'un navet, s'acharnait à dépouiller de ses habits une effrayante poupée chauve!

Nos inconsolables sentaient je ne sais quel écœurement les envahir peu à peu, quand M. Ducormier parut enfin vêtu d'alpaga, les bras accueillants, la lèvre bonne, tout empreint de condescendance et d'aménité. Il avait la joue, imberbe, de vastes oreilles plates, avec un front d'horloger, un de ces amples fronts de nacre, dévastés par le gaz des veilles, et sur lesquels on aime se représenter la loupe fixée par son cerceau de fil de fer. Ses doigts étaient luisants et un peu gras de glycérine. Il se hissa sur un escarpé tabouret d'organiste, et joignant ses mains en un geste de chanoine:

— Messieurs... je suis à vos ordres.

Ce fut Lemarchand qui prit la parole.

— Voilà, nous sommes venus pour des cheveux...

Ducormier l'interrompit aussitôt:

— Vous les avez sur vous?... Voyons-les vite!

On lui tendit le paquet, qu'il développa brusquement. Alors, ayant saisi et couché avec précaution comme des oiseaux morts, les deux nattes flasques dans le creux d'une de ses paumes, il les souleva, le sourcil froncé, puis les flaira, les palpa, tira dessus de toute sa force, et les reposa en boule sur le comptoir, déclarant: — Superbe qualité... Ça n'a jamais eu de plique ni de chaitose. On pourra vous exécuter un beau travail.

Imprimant soudain à son nez un allongement mélancolique, il ajouta, penché vers Lemarchand: — "Voyez femme..., sans doute?" Et, tandis que ce dernier inclinait la tête en silence, Robin confirma: — Vous l'avez dit... Nous sommes *le mari*.

— Eh bien, reprit Ducormier, que désirez-vous? Avez-vous un plan quelconque?

Tous deux se regardèrent, interloqués, balbutiant: — Non, pas la moindre idée... C'est la première fois qu'une aussi pénible circonstance...

— J'entends! En ce cas, je vais vous soumettre illico une série de projets. Vous n'avez que l'embarras du choix. Et d'abord, ne composons-nous qu'un seul ouvrage, ou bien en voulez-vous deux séparés? Peut-on marier les deux nattes? ou préférez-vous un sujet ton chatain, un autre ton gris?... Parlez.

— Mon Dieu... hasarda Lemarchand, timide, nous aurions besoin de nous rendre compte.

— Rien de plus simple! Et Ducormier, ayant atteint un casier, en retira vivement plusieurs planches qui figuraient des facsimilés d'ouvrages en cheveux obtenus par la platinotypie.

— Voici, expliquait-il, une croix et entourage... c'est ce que nous avons de plus modeste et de plus éteint, trois pensées avec un trais ruban..., une natte et son chiffre.

— Et au-dessus? interrogea Robin.

— Au-dessus, nous faisons: la tombe et saule, qui sont très demandés. C'est une des spécialités de la maison. Puis

nous arrivons aux boucles, un monde! boucles biaisées, retournées, brisées, renversées...boucles en marrons, en rosette, ou en béquilles. Nous passons par les fantaisies, telles que : le boudin, la cadenette, la mèche en colimaçon, l'accroche-cœur, la touffe, les anneaux..., et nous atteignons enfin la composition artistique dans les prix élevés -- je veux dire : la scène à personnages, ou le site.

Sur-le-champ, il avança des albums de maroquin à tête de nègre à fermoirs d'acier, et d'un ton chaleureux, en faisant voltiger les pages sous ses doigts alertes, il préconisait divers monuments : la cathédrale de Strasbourg..., le Colisée, le pont des Soupirs.

Lemarchand et Robin se taisaient, perplexes, et Ducormier poursuivait : — Vous sentez-vous plus empoignés par une dragonne ou un mirliton? Dites-le! Ne vous gênez pas.

Le regard et la langue embarrassés, ils hochaient la tête, étourdis par la prolixité du févreux négociant. Variant à l'infini les multiples combinaisons de ses rébus pileux, il les accablait, sans pitié.

— Préférez-vous des dents coquettes? Non? — Un losange? Non plus. — Alors, deux petites frisures avec un tapé?...

Enfin, ils se décidèrent à parler :

— Le... site?... Est-ce très cher?

— Cela dépend. Si vous voulez faire grand.

— Oui, interrompit Robin, nous tenons à honorer la personne...

— Eh bien, alors, tablez dans les cent vingt francs... Et c'est pour rien! vous ne vous imaginez pas les soins et la peine... Il faut d'abord démêler le cheveu, le créper, sans brusquerie! le lessiver deux fois. Quand il est bien sec, on le gomme à la sandaraque, puis on le lustre au pinceau mignon, avec une larme de bandoline, ou à l'huile d'amandes douces. L'effet obtenu est ravissant. Véritablement, vous avez alors une très jolie pièce qui peut s'accrocher dans le salon.

Il concluait, vrillant tour à tour les deux hommes de ses petits yeux verts où pétillait la flamme de l'art :

— Bref, c'est bon, bon, bon... et d'une solidité à toute épreuve! Des travaux pareils, mes chers messieurs, une fois la dépense faite, c'est *pour la vie!* Il n'y a pas de transport, de déplacements ni d'humidité qui tienne... Après des années et des années..., vous serez morts depuis longtemps, vous m'entendez?... que l'objet aura, lui, conservé toute sa fraîcheur, son duvet... qu'il rayonnera comme au premier jour... N'hésitez pas l'ombre d'une minute!

L'enthousiasme insistant du funèbre perruquier décida les veufs qui, spontanément, acquiescèrent du chef, tandis que Robin, solennel, exprimant à haute voix leur pensée commune, se prononça aussitôt :

— Eh bien! voilà qui est dit. Vous ferez un Colisée.

Il ajouta sur-le-champ : — Et la nuit, n'est-ce pas?... avec un croissant de lune.

Respectueux, Ducormier obtempéra :

— Je vous le ferai la nuit, avec un croissant de lune.

Robin exhala un gros soupir d'allègement, les traits pacifiés, comme si on venait de lui extraire une rude épine, et il demeura là, sans bouger, appuyant de longs regards humides sur les cheveux de la chère scalpée, qui jouchaient le comptoir de leurs mèches inertes.

Lemarchand demanda : — En aurez-vous assez?... C'est que... le Colisée... il en faut tant, pour les arcades...

De son œil d'aigle, en une demi-minute de contention formidable, Ducormier les sonda, les pesa, le front raturé de rides inquiètes, puis il déclara, tranquilisé soudain :

— Je le crois... D'ailleurs, vous verrez, ce sera honorable.

VI

Les semaines, les mois s'écoulaient. Le Temps, "qui est un grand Maître," par dessus son épaule jetait des heures et des heures, sans que les deux affligés consentissent à se relâcher de leur inqualifiable tristesse. Par une obstination sans exemple, ces Tamberliks du désespoir conjugal s'efforçaient héroïquement de soutenir l'ut de poitrine des premiers instants. La plus délicate, la plus modeste, la plus raisonnable tentative de consolation dans la bouche d'autrui les mettait en révolte, et c'est à l'unisson qu'ils protestaient, la parole vibrante : "Arrière! Pas un mot de plus! Nous *voulons* pleurer, nous *prétendons* souffrir!" On n'insistait pas.

En dehors des pèlerinages au Père-Lachaise, ils ne franchissaient que bien rarement les limites de leur quartier; presque toutes leurs journées, par un bizarre désœuvrement mélancolique, ils les passaient sous les voûtes rocheuses de l'aquarium du Trocadéro. Collant leur front brûlant aux glauques vitres bétonnées dans la pierre, ou bien renversés sur un de ces sinueux bancs tels qu'en sont pourvus nos squares, ils se complaisaient parmi la pénombre du clapotant souterrain, où les bonnes et les troupiers eux-mêmes ne s'épanchaient qu'à voix basse; et loin du grand soleil et du tapage de la rue, leur inquiète pensée, toujours à l'affût de nouvelles impressions funèbres, vaguait délicieusement aux chimiques lueurs baignant ces caveaux humides.

Tandis qu'aux fentes des rochers, de grandes herbes flexibles palpitaient doucement, ainsi que des chevelures de femmes noyées, tout autour d'eux circulaient avec lenteur les poissons, sérieux, taciturnes. Leurs nageoires et leur queue minces, diaphanes, d'un jaune très clair, pareilles à des tranches d'ananas, pendaient. Toutes les espèces, toutes les variétés se mêlaient, réunies par enchantement dans une promiscuité magique : la truite de rivière, au dos coulé de velours frappé, aux flancs de laiton parsemés de taches; les carpes à miroirs, aux écailles énormes, rouges ou blanches; la brème, plate et grise; la tanche aux yeux cramoisés, en chasuble violette; les barbeaux, requins-miniatures; les froides anguilles de caoutchouc, d'un mètre de longueur, banderoles de chair agitées d'une ondulatoire et perpétuelle oscillation, dardant leurs petits yeux, pointant leur museau de rat, toutes en tas s'écrasant, la tête plantée dans le même trou comme une portée de vipères; la lotte couleur de vert-de-gris, cuirassée d'écailles olivâtres, qui semble un crapaud gonflé de bave; l'ide mélancolique de la Meuse, en robe de moire orangée, sur laquelle courent des reflets de cuivre en fusion; les brochets allongeant un bec de canard; les perches découpées dans la peau des zèbres, barrées de noir à l'encore de Chine; les coquets poissons rouges, d'un éclat sonore; fulgurants, passés au tripoli; et le goujon fin, élancé, timide, et toute la menue monnaie des ablettes, pièces de dix sous jetées à profusion, comme pour un princier baptême!

Plus spécialement, néanmoins, les merveilleux saumons du Pacifique ravissaient les deux amis. Enduits de papier d'argent ainsi que les poissons d'avril de nos Bons Marchés, en pèlerine de satin turquoise, la queue fourchue, comme une queue d'hirondelle, ils s'avançaient de front, par centaines, en bataillon serré, houlant de droite à gauche, avec le même balancé majestueux. Toujours dans le même sens, ils tournaient, tournaient, ne s'écartant jamais du cercle tracé, recommençant, quand ils avaient fini, leur assommante promenade. Et ils semblaient de pauvres âmes-derviches, vouées pour la vie à la monotonie de ce circulaire voyage.

HENRI LAVEDAN.

(A suivre.)

LA LECTURE.

Nous appelons vivement l'attention de nos lecteurs sur le numéro du 10 octobre de cet intéressant magazine. Les *Soixante ans de souvenirs* de M. Legouvé, dont il commence la publication, sont des plus intéressants et des plus piquants. Ils sont accompagnés d'ailleurs d'une fort belle étude de M. Filon sur Legouvé et d'un portrait du maître. Dans ce même numéro commence un amusant roman de JULES CLARETIE: *La Corde*, et se trouvent également de JULES SIMON: *Lamartine*; DUMAS fils: *Ce que l'on voit tous les jours*; PATÉ: *Les Grandes Manœuvres* (poésie); de GONCOURT, *Sœur Philomène*; STANLEY, *Vie et Voyages de D. Livingston*; CHERBULIEZ: *Le Roi Apépi*; RICHEPIN: *La Rue en octobre*.

Un numéro spécimen est envoyé contre demande accompagnée de 60 centimes adressée à *La Lecture*, rue 10 St-Joseph, Paris. Abonnements, 16 frs. par an, en un mandat-poste à la même adresse.

LES LANGUES VIVANTES.

Plus nous allons, plus la connaissance des langues vivantes devient indispensable. En matière commerciale, l'avenir et la fortune sont à ceux qui parlent et écrivent les langues étrangères. Dans toutes les maisons, le meilleur moyen d'arriver, pour un employé, à se faire une situation, c'est de parler anglais, allemand, espagnol ou italien.

Mais il n'est pas toujours facile de trouver de bons professeurs, et de plus c'est un moyen coûteux et qui n'est pas à la portée de toute les bourses. Les *Méthodes Sanderson* ont voulu remédier à ce double inconvénient en permettant d'apprendre, *seul et sans professeur*, les quatre langues ci-dessus.

Chaque Méthode, complète en cinquante leçons, formant un gros volume in-quarto de 700 pages, est expédiée franco contre demande accompagnée d'un mandat-poste de douze francs, adressée à *La Lecture*, 10 rue St. Joseph, Paris. Envoi de la première partie contre mandat de trois francs.

F. ED. MELOCHE *

Ancien élève de M. N. BOURASSA, et professeur à l'École des Arts

ARTISTE - PEINTRE,
 Décorations d'édifices publics: religieux et civils.
 Résidence: 43 rue des Allemands.
 Ateliers: 7 RUE STE-JULIE.

ALEXIS CONTANT,
 Professeur de Piano.

128 RUE ST. ANDRÉ, MONTREAL.

J. A. DUQUETTE
 PROFESSEUR DE VIOLON
 384 - RUE CRAIG - 384
 MONTREAL.

M. DUQUETTE donne des leçons de violon, de solfège, d'accompagnement et de mandoline.

J. V. THEORET
 AGENT D'ASSURANCE
FEU, VIE ET ACCIDENTS.

ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.
 PROPRIETES A VENDRE
 349-RUE DELISLE-349
 MONTREAL.

A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.,
 NOTAIRE.

No. 25 RUE ST. GABRIEL,
 Rés. 1548 Ste. Catherine. MONTREAL.
 Bell Telephone 2650.

LUCIEN FAMELART

TAXIDERMISTE DE PARIS
 539 RUE ST. URBAIN, MONTREAL
 LECONS DE TAXIDERMIE

Montage d'Oiseaux, Mammifères, Reptiles et Poissons, Trophées de chasse, Montage de Bois de Corail, de Chevrouils, de Caribons, d'Origaux, etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salons. Préparation et entretien de Collections pour Musées Scolaires.

RENAUD, KING & PATTERSON

FABRICANTS DE
MEUBLES DE CHOIX ET DE LITERIE.
 652 RUE CRAIG,
 MONTREAL.

IMPORTATEURS DE
 Couchettes en cuivre et en fer, meubles autrichiens en bois courbé et meubles en rattan.

ARCHAMBAULT *

Photographie Artistique
 1662 RUE NOTRE-DAME,
 MONTREAL.

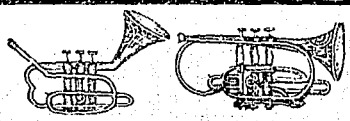
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

Dr. J. G. A. GENDREAU
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 20 RUE SAINT-LAURENT.

Extraction de dents sans douleurs. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Telephone Bell 2818.

EMILE DEMERS +
 LIBRAIRE, PAPETIER

Fournitures de Bureau.
 1590 RUE NOTRE-DAME,
 MONTREAL.



GEORGE VIOLETTI
 Fabricant et Importateur
 D'Instruments de Musique
 Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.
 1635 rue Notre-Dame, MONTREAL.

EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partitions, Recueils de Melodies et Chansons.
 1615 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

MUSIQUE VOCALE.	MUSIQUE INSTRUMENTALE.
Sur la route de Seville, bolero.....30 ets.	Parfum Louis XV (Gavotte).....50 ets
Jeune, restos chez nous.....30 "	Le Papillon (Lavallée).....60 "
Chanson d'Avril (Sop.).....50 "	Les Volontaires (Valse).....60 "
Souvenirs à Florian (Sop.).....50 "	1ere Valse de Godard op. 16.....60 "
Larmes d'Enfant, rom.....30 "	2eme " " op. 56.....50 "
Les Cranties Maternelles (dédiée à Madame Albani).....40 "	Joyeux Ebats (Mazurka).....30 "
Le Drapeau rouge et noir (chanson des Etudiants) G. COURTURE.....30 "	Mère Chérie (Mélodie).....50 "
	Jour de l'An (valse facile).....40 "

NOUVEAUTES.

du 1er de novembre à la fin de

LES MAITRES DU ROMAN

NOUVELLE COLLECTION A 20 Cts. LE VOLUME

EUGENE GUIRAUD.....	MADemoiselle BESSON.....	1	VOL.
LOUIS NOIR	LES COMPAGNONS DE BUFFALO.....	1	"
LOUIS COLLAS.....	LE FILS DU GARDE-CHASSE.....	1	"
ALFRED ASSOLANT.....	LEA.....	1	"
DUBUT DE LAFOREST.....	LA BARONNE EMMA.....	1	"
CHARLES JOLIET.....	LA NOVICE DE TRIANON.....	1	"
ARMAND LAPOINTE.....	LE ROMAN D'UN MEDECIN.....	1	"
ELIE BERTHET.....	LE CHARLATAN.....	1	"
PAUL PERRET	LE SAINT DE BOIS.....	1	"
JACOLLIOT.....	L'AFFAIRE DE LA RUE DE LA BANQUE.....	1	"
A. BELOT.....	FOLIES DE JEUNESSE.....	1	"
ELIE BERTHET.....	SŒUR JULIE.....	1	"

Nous indiquerons tous les mois le titre des volumes parus dans la collection des *MAITRES DU ROMAN*.

L'Administration du CANADA ARTISTIQUE fera parvenir sur réception du prix marqué les volumes qu'on lui demandera. Ajoutez 5 cents par volume pour recevoir franco.

Les demandes d'au moins 12 volumes de la collection des *MAITRES DU ROMAN* seront expédiées franco à nos abonnés.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DE LA LIBRAIRIE DENTU.

LOUISE MICHEL. — LES CLAQUE-DENTS, in-18 jésus.....	80	Cts.
EDOUARD MONTAGNE ET LOUIS GALLET. — LA BORGNOTTE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
JEAN THOMAS. — LES COULISSES D'UN CLOITRE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
CECILE CASSOT. — POURQUOI NE LE DIT-ELLE PAS ?	80	"
ARMAND DUBARRY. — DELIRE DES SENS, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
FOUTUNÉ DU BOISGOBEY. — UNE AFFAIRE MYSTERIEUSE, 1 vol. in-32 c ^{er}	80	"
LE COMTE ALBERT BEUGNOT. — MEMOIRES DU COMTE BEUGNOT, 1 vol. in-18 carré...\$2	00	
QUATRELLES. — DOUBLE FACE, 1 vol. in 18 jésus.....	80	"
CHARLES DIGUET. — LA VIE RUSTIQUE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
PAUL PERRET. — LE DROIT A L'AMOUR, 1 vol. in 18 jésus.....	80	"
JACQUES CASANOVA. — AVENTURES D'AMOUR, 1 vol. in-32 col.....	30	"
CHARLES DIGUET. — SECRET D'ALCOVE, 1 vol. in-32 col.....	20	"

L'Administration du CANADA ARTISTIQUE fera parvenir ces volumes aux personnes qui en feront la demande sur réception du prix marqué.

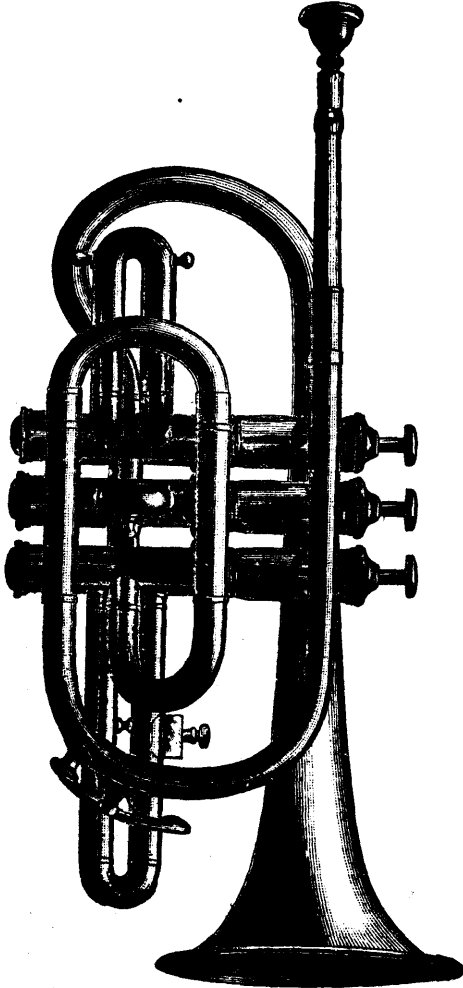
Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

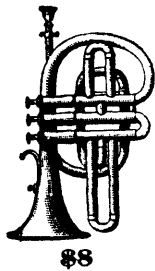
VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

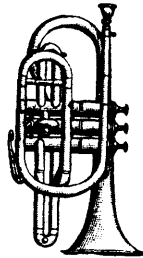
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris.)



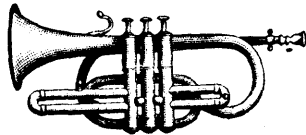
Bb Cornet, \$12.00.



\$8

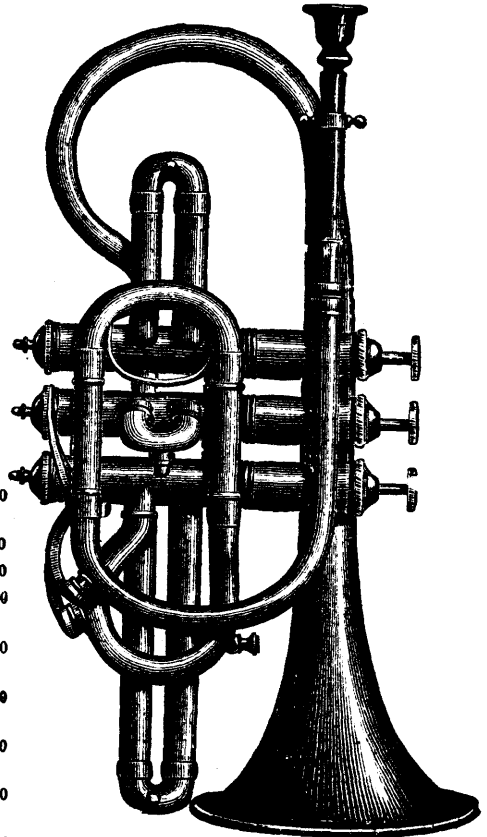


\$25

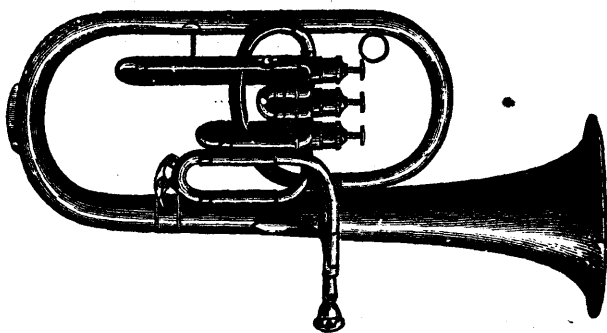


\$16

- Cornet Bb, à 3 trois pistons \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb 8 00
- Cornet Bb, meilleur 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois, avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau . 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) en cuivre 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé 25 00
- Cornet Eb, de . \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Cornet Bb, Model Courtois, \$35.



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net \$15 00
- Tenor Bb, " " " 18 00
- Baryon Bb, " " " 18 00
- Basse Bb, " " " 22 00
- Contrebasse E, " " " 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de \$25 00
- Tenor Bb \$30 00
- Baryton Bb \$35 00
- Basse Bb \$10 00
- Contrebasse Eb \$48, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de \$16 et \$20 00